

Une vie
dans la tourmente du siècle

*Souvenirs de Luisa CORBET,
Une femme à cheval sur deux siècles deux
pays et deux guerres*

Dépôt légal : Janvier 2020

ISBN 978-2-9571499-0-2



9 782957 149902

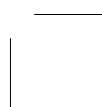
Une vie dans la tourmente du siècle

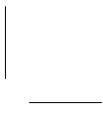
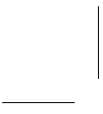
Luisa CORBET



Luisa CORBET

UNE VIE DANS LA TOURMENTE
DU SIÈCLE



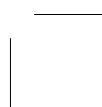


Luisa CORBET

Une vie
dans la tourmente
du siècle

Maman

Après amour, peine et devoir, ta vie fût
accomplie, je te garde dans mon cœur.



26 avril 1926

JE suis née à Logroño dans la caserne d'infanterie où mon père, capitaine aide de camp du général, avait à sa disposition un appartement. Ma grand-mère venue connaître le nouveau membre de la famille, aurait dit à maman de bien rester au chaud car dehors il faisait un froid polaire, moins huit degrés, du jamais connu de mémoire de Logroñés ; toute récolte à venir avait été perdue, gelés aussi les fleurs des arbres fruitiers et surtout les vignobles, le vin étant la principale ressource du département de la Rioja. Cette année allait être très difficile pour l'économie de la région.

Famille et amis à force de me répéter à chacun de mes anniversaires cette catastrophe, j'avais fini par me demander si je n'étais pas née sous des mauvais auspices.

Mon premier souvenir remonte à la petite enfance, je voyais dedans mon berceau une



*Maman et papa
en uniforme.*

ombre gigantesque qui me remplissait de frayeur Damiana, la jeune fille que mes parents avaient embauchée lors de ma naissance, me rudoyait et moi, ne sachant pas encore m'exprimer, ne pouvais lui donner la raison de mes hurlements lorsque sonnait l'heure du coucher. Par la suite, cette ombre s'était avérée inoffensive, il s'agissait d'un portemanteau, visible de ma chambre, où mon père suspendait sa cape et son casque et qui prenait dans l'ombre, l'apparence d'un être gigantesque pour mes yeux d'enfant.

Je garde, aussi, le souvenir de rêves qui me terrorisaient, je ne vais pas m'appesantir sur le sujet, mais par la suite, ils m'ont fait penser pouvoir avoir été prémonitoires.

Des premières années de mon existence sur cette terre je ne garde pas de souvenirs notables, elles ont été celles des petites filles de notre génération avec ses bonheurs et ses chagrins et aussi celles d'une notable ségrégation avec les parents. Nous n'étions invités à leur table que les dimanches ou à des occasions exceptionnelles (mais n'avions pas le droit de parler à moins d'être sollicités par les adultes ni de la quitter sans avoir préalablement demandé leur permission) le reste du temps nous prenions

nos repas à l'office avec Damiana et Matilde. Matilde, je dois vous la décrire: de petite taille, maigre comme un sarment de vigne, toujours coiffée d'un chignon bas et ornée d'une imposante verrue sur le nez parsemée de poils gris. Ayant été cédée par mes grands-parents maternels à ma mère pour tenir la maison elle menait tout son monde à la baguette car mon père, jeune capitaine de 22 ans, devant se rendre au Maroc pour combattre les rebelles (guerre du Rif) avait voulu épouser ma mère avant son départ mais celle-ci n'avait jamais, auparavant, touché une casserole ou pris un balai.

Une pause, je ne pensais pas que cette entreprise me serait aussi ardue. En voiture, épluchant des légumes, écoutant un interlocuteur, mon imagination vagabonde dans les méandres de mes souvenirs et il va falloir que j'y mette un peu d'ordre, faire du ménage et privilégier les faits qui méritent de l'être. Choix difficile car si j'arrive au bout de ma démarche, lorsque ma descendance lira (si cela les intéresse) ce fatras qui compose une vie, que retiendra-t-elle des faits les plus marquants ? Mon choix ne sera pas forcément ce qui pour elle aurait été le plus digne d'intérêt.

Je poursuis néanmoins

Étant née dans une caserne militaire je garde de ma prime enfance de très agréables souvenirs. Je savais reconnaître les diverses sonneries du clairon qui émaillaient la journée et circulais à ma guise trompant la vigilance de mes gardiennes. L'imprimerie de la caserne me fascinait, l'odeur du papier, des encres et l'alignement des caractères de plomb sur les plaques destinées à être reproduites, un jour on m'avait même permis, et aidée à effectuer une composition, je devais avoir cinq ou six ans.

Qui m'aurait dit que, presque un siècle plus tard, suite à des tristes circonstances, j'allais être à la tête d'une imprimerie !

Le déroulement des soirées était immuable. Après le souper à l'office et la toilette j'étais couchée et sommée de dire mes prières (à l'insu de mon père plus que libre penseur). Je devais énumérer chaque membre de la famille et n'oubliais pas ma Damiana car malgré ses brusqueries je lui étais profondément attachée.

Je ne manquais de rien et étais une privilégiée par rapport aux habitants de notre ville sur le plan matériel mais je n'avais pas ce qui est très important pour un enfant : la tendresse. Je ne me souviens pas d'avoir été très « câlinée » par ma mère, mais cela me semblait normal car

à cette époque où, à part d'assurer le bien-être matériel de sa progéniture, les « états d'âme » des enfants ne comptaient pas.

Notre père, pourtant, nous accordait des moments que nous apprécions énormément.

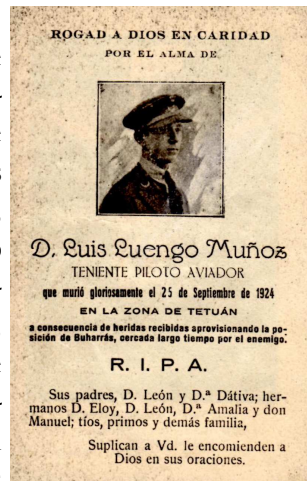
Très doué, dans beaucoup de domaines, je le revois dessinant, avec une patience infinie, séquence par séquence, des films de dessins animés retraçant des fables de la Fontaine ou des personnages et aventures sorties de son imagination féconde pour être projetés par notre Pathé Baby. Quelques-uns de ces dessins animés sont encore gravés dans ma mémoire.

Mes parents avaient une vie très mondaine, sortaient beaucoup avec leurs amis et déléguaient aux domestiques la garde des enfants. La nuit nous guettions leur retour espérant vainement les voir se pencher sur nos lits pour ne fusse qu'un léger bisou. Cet état de manque, je pense, a contribué à faire de moi une enfant renfermée et indocile car je croyais être la seule à ne pas bénéficier de leur tendresse étant la plus vilaine des trois, dans tous les sens du mot. L'aînée Daty ma sœur, forte de son droit de première m'ignorait superbement, puis venait mon frère Léon, qui était le fils, tant attendu, tant aimé...tellement beau, les yeux verts, les

cheveux bouclés aux reflets auburn et doté d'un naturel si doux et charmant que personne, déjà à cette époque, ne pouvait lui résister. Toute la famille s'extasiait devant lui. Je n'étais pourtant pas jalouse, moi aussi l'admirais et l'aimais éperdument.

On m'avait attribué le nom de Luisa en souvenir de mon oncle Luis, le plus jeune des frères de mon père, tombé au champ d'honneur. Pilote pendant la guerre du Rif, son avion avait été abattu alors qu'il ravitaillait une position assiégée par les troupes rebelles. Mais lui était très beau et il n'a vécu que 24 ans alors que l'apprentie écrivaine que je suis est une vieille exilée espagnole presque centenaire !

Dame nature ne m'avait pas gâtée: les cheveux raides comme des baguettes de tambour, un nez retroussé qui faisait mon désespoir. À l'école les enfants se moquaient de moi et avaient inventé une chansonnette : gata, barata, narices de gata



Avis de décès de Luis.

(chatte, ne valant rien, nez de chatte) Comme l'enfance peut être féroce !

J'étais une révoltée et faisais beaucoup de bêtises pour me faire remarquer car je préférais être punie plutôt qu'ignorée. Un jour j'avais surpris une conversation entre mes parents : ma mère se plaignait de ne pas pouvoir me dompter ! J'étais trop jeune pour analyser le terme employé, mais plus tard j'en avais déduit que, à ses yeux j'étais une bête féroce.

Ainsi donc je n'avais pas le choix, ou bien je devenais odieuse pour leur donner raison, et je l'ai été pendant quelques années, il m'arrivait de martyriser les poupées qui me tombaient entre les mains leur arrachant les membres ou leur chevelure, un jour j'avais même, avec une paire de ciseaux coupé une de mes nattes ce qui avait mis ma mère très en colère, ou alors je devais me surpasser pour leur prouver qu'ils se trompaient sur mon compte...

J'ai tardé à prendre ce virage mais je l'ai pris, patience.

Nous nous démarquions de la famille traditionnelle espagnole de cette époque, mon père n'avait pas voulu que nous soyons scolarisés dans une école catholique aussi nous avait-il inscrits dans une école libre, son directeur Don

Donolo était très sévère et usait d'une punition infamante pour la victime : il obligeait l'élève fautif à grimper sur son pupitre, se mettre à genoux les bras croisés coiffé d'un bonnet d'âne aux longues oreilles grises qu'il devait garder le temps imparti. Je ne me souviens pas d'avoir subi cette punition mais je me rappelle qu'une fois, je ne sais pas pour quelle raison, ma sœur étant condamnée et connaissant la sentence, était partie de la classe en courant suivie par un des élèves dépêché par Don Donolo. Il n'avait pas réussi à la rattraper. Par chance mon père se trouvait à la maison, il se fâcha beaucoup et convoqua Don Donolo pour lui dire que ses méthodes de punitions corporelles n'étaient pas de son goût et que, du reste, lui seul avait le pouvoir d'évaluer les fautes commises par ses enfants et de les punir à leur juste prix.

Nos parents rendaient souvent visite à nos grands-parents maternels lesquels habitaient une vaste maison à la périphérie de Logroño et nous, les enfants, les accompagnions avec grand plaisir. Il y avait un escalier, qui me semblait monumental, nous l'escaladions et, à l'insu des grandes personnes occupées à discuter dans le salon, mon frère et moi descendions la rampe à califourchon.

Nous aimions aussi, le défendu a un attrait supplémentaire, rentrer dans les écuries où il régnait une douce chaleur, sentir l'odeur des chevaux et oui, aussi celui du crottin. La « yegüa » (jument en français) était notre préférée, elle était aussi celle de mon grand-père qui la chevauchait à la grande inquiétude de ses fils et filles qui le trouvaient trop âgé pour ce genre de distraction.

Ils avaient raison de s'alarmer, mon grand-père est décédé à 86 ans d'une chute de cheval.

Je ne pense pas que cet accident se soit produit avec sa yegüa, qui, si je calcule bien, dans les années 40 avait déjà dû rejoindre le paradis des chevaux.

J'aimais beaucoup les animaux que je préférais aux humains. Un souvenir triste me revient à la mémoire : à Logroño un matin, sur le chemin de l'école, j'avais rencontré un pauvre petit chien, efflanqué, famélique et visiblement sans maître, j'avais rebroussé chemin malgré les remontrances de Damiana qui m'accompagnait et ramené le petit animal à la maison. Je fus reçue vertement par Matilde mais devant mes pleurs et suppliques elle obtempéra et me promit de le garder. Quand je revins à la maison le chien n'y était plus. On prétendit qu'il s'était sauvé,

j'étais très jeune mais compris que l'on me mentait et eu beaucoup de chagrin.

Les soirées d'été, pour « prendre le frais » nous allions nous promener sur les jardins de l'Espolon, grande place pourvue de plans d'eau, de massifs fleuris ainsi que d'arbres ombrageant les allées, nous rencontrions les connaissances de nos parents et aussi ma tante Faustina accompagnée de sa progéniture. Nous gambadions et jouions à « chat perché » sur les bancs de pierre qui, aujourd'hui, ont été remplacés par des bancs métalliques plus confortables avec leur dossier, ce changement, à mon avis, a fait perdre à l'Espolon beaucoup de son charme d'antan. Les réverbères diffusaient une lumière fantasmagorique car chose inconnue de nos jours, ils étaient entourés d'un halo de lucioles, moustiques ou autres bestioles volantes, je pense que, maintenant, l'absence de toute cette gente ailée est due à la pollution régnant sur les villes.

J'étais très proche de Carmen, la deuxième fille de ma tante Faustina, de deux ans ma cadette, nous avons gardé par-delà les ans et les frontières des liens très forts qui perdurent encore aujourd'hui.

Certains dimanches, pour fuir la chaleur

étouffante qui régnait dans la ville, nous allions passer la journée dans une des propriétés rurales de mon grand-père située sur la rive de l'Ebre. Avant que cela ne devienne une mode de nos jours, papa nous organisait des barbecues. J'ai un souvenir très précis d'une de ses spécialités culinaires: des escargots à la « brutasca » il s'agissait de récolter des escargots, nombreux dans les environs du cabanon, et sans autre préambule les poser sur des galets chauffés à blanc, les pauvres bêtes se dégorgeaient très rapidement et, paraît-il, constituaient un mets délicieux, une véritable « délicatesse ». Je ne peux pas vous dire si c'était aussi bon qu'on le prétendait, car outre le procédé barbare de leur mort qui m'avait toujours horrifiée le mets ne me tentait pas et je m'étais toujours arrangée pour ne pas en manger.



De droite à gauche maman, León et moi.

1931

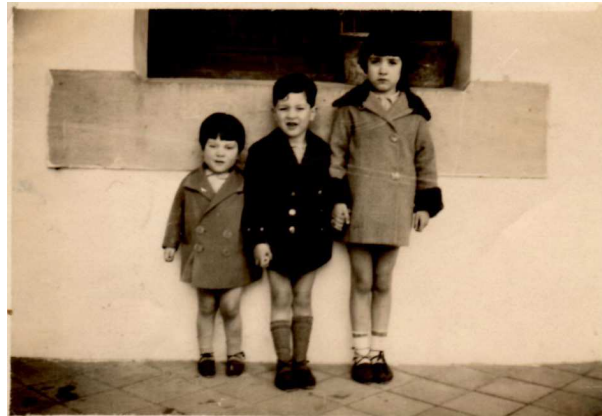
MON père, sorti de l'Académie Militaire de Tolède premier de promotion et lieutenant à l'âge de 19 ans, avait une véritable passion pour les mathématiques. Lors de la visite d'une délégation française à son académie, elle lui avait décerné la médaille du mathématicien et président français Henri Poincaré. Cette médaille, malheureusement n'est plus en notre



possession, elle a été abandonnée, entre autres objets de valeur lors du départ précipité de notre pays en 1939.

Il avait des idées très avancées pour l'époque et tout naturellement s'était porté défenseur d'un conscrit qui, descendu de ses montagnes brut de civilisation, lors de la messe (obligatoire sous

la monarchie) avait craché l'hostie qu'on lui avait sommé de prendre arguant qu'elle avait mauvais goût, sacrilège! Le pauvre hère risquait une lourde peine d'emprisonnement ses accusateurs maintenant que du moment que la dite hostie avait été bénie elle ne pouvait être qu'agréable à avaler. Mon père ayant voulu prouver scientifiquement le contraire sa hiérarchie l'avait puni en le mutant dans une lointaine garnison de Catalogne.



À Lérida, de droite à gauche, Daty, León et moi.

Lérida, petite ville, encaissée entre les versants des Pyrénées, traversée par la rivière Segre affluent de l'Ebre, au climat humide et malsain, à la population triste et renfrognée, le contraire

de notre chère ville de Logroño qui, de majorité basque, est portée à l'exubérance et à la joie.

Les deux premières années à Lérida furent pour mon père un véritable purgatoire. Comme pour ses trois frères, son général de père lui avait imposé la carrière militaire et si cela convenait aux autres membres de la fratrie notre géniteur étant un mathématicien dans l'âme sa carrière dans l'armée ne le satisfaisait pas. Je me souviens que plus d'une fois je l'ai entendu sortir de sa chambre en pleine nuit pour rédiger la solution d'un problème de trigonométrie ou d'un autre thème dont la solution lui était apparue enfin.

Coupé de ses amis et ne dispensant plus des leçons de maths aux futurs cadets de l'armée comme il le faisait à Logroño il « tuait le temps » (traduction d'un terme espagnol indiquant le passage des jours sans but précis) comme il le pouvait mais était souvent d'humeur maussade. Après trois années à s'ennuyer ferme il trouva une occupation qui, plus est, correspondait à ses idéaux.

1934

UN groupe de militaires ne pouvant accepter le carcan que le gouvernement central de Madrid voulait de nouveau imposer à la jeune autonomie de Catalogne, fomentait une rébellion, mon père y adhéra.

Un peu d'histoire pour éclairer le lecteur :

À la suite d'élections, la république est proclamée en avril 1931. Le départ du roi Alphonse XIII est exigé par Alcala Zamora, leader de la gauche, et élu chef du gouvernement.

Des vastes réformes sont introduites dans le pays, suffrage universel, laïcisation de l'état civil, limitation des privilèges de l'Église, rétrocession de son autonomie à la Catalogne.

En face la droite, ne pouvant accepter ces changements, s'organise et gagne lors des nouvelles élections législatives.

La révolte catalane d'octobre 1934 ne durera qu'un jour. L'armée, en majorité de droite et restée fidèle au nouveau gouvernement, mate la rébellion.

Faisant partie de la junte des militaires insurgés, mon père fut traduit en justice et condamné à la peine capitale ainsi que sept autres officiers.

J'étais trop jeune pour réaliser le drame que ma famille vivait, je voyais ma mère se lamenter et pleurer avec des gros sanglots et un remue-ménage inusité dans l'appartement que nous occupions, je m'étonnais aussi de l'absence prolongée de mon père.

Finalement, un sursis leur ayant été octroyé, leur peine fut commuée en détention à perpétuité dans le fort Santa Catalina situé dans la ville de Cádiz.

Notre famille du côté de ma mère appartenant à la bourgeoisie

de Logroño, sans tendance politique arrêtée, ne pouvait que blâmer les agissements de notre père, néanmoins, elle n'avait pas hésité à venir à notre secours en nous aidant financièrement tout le temps qu'avait duré sa captivité.

Si la réprobation avait été la même, ma famille paternelle avait réagi différemment. Mon grand-père ainsi que ses deux frères l'ont purement banni. Les ponts étaient coupés et nous n'avons plus eu de relations avec eux pendant de longues années.



Militaires condamnés à la réclusion à perpétuité En bas en partant de la gauche le capitaine Luengo (papa), le commandant Sala et le colonel López Gatell.

J'avais éprouvé de la peine, ma tante paternelle avait un talent fou dans un domaine qui me touchait particulièrement: les arts plastiques, elle peignait merveilleusement et fait, entre autres, un très beau portrait de mon frère alors âgé de cinq ans. Ce portrait nous avons pu le récupérer car il avait été gardé par Brigitte, la modiste de maman à qui nous avons confié les clés de notre appartement lors de notre départ précipité en France et elle nous l'avait restitué quelques années plus tard.

Mais je reviens :

Ma mère avait décidé de rejoindre son mari. En ce temps il n'y avait pas d'autoroutes, ni même des routes dignes de ce nom, les trains : il fallait en changer dans les gares un nombre incalculable de fois pour faire le voyage de Lérída à Cádiz, bref nous avons pris le bateau et contourné la côte méditerranéenne, cela a été ma première croisière. Le souvenir le plus marquant a été le passage du détroit de Gibraltar là où la mer méditerranée affronte l'atlantique, le bateau avait fortement tangué et j'avais eu des malaises à peine supportables car mon estomac après avoir vomi toutes les bonnes choses qu'on nous avait servies à table continuait à me martyriser.

À Cádiz maman avait loué un appartement dans le centre-ville, calle de Columena, en colocation avec la famille du capitaine Enrique López Gatell. Elle était composée de Mercedes, la bien nommée, mère affable, généreuse autant que plantureuse (tiens vais-je introduire dans ce texte de la poésie ?) et dotée, excusez du peu, d'une progéniture composée de trois garçons de 13, 11 et 5 ans, et de deux filles : Mercedes junior et Carmen lesquelles, d'un âge proche de celui de ma sœur, avaient fait avec elle bande à part. J'avoue avoir été jalouse de l'amitié que ma sœur leur portait.

Nous les garçons (j'avais décidé de renier ma condition de fille) jouions à des jeux propres à notre condition, tels que « indiens et cow-boys, bandits et policiers » ou toute autre activité faisant appel à des dépenses physiques intenses. Le théâtre de nos activités débridées le fort de Santa Catalina. Il était situé sur un rocher resté attaché au continent par une langue de terre et doté d'une ceinture de solides remparts le protégeant des assauts de la mer.

Mon père et ses codétenus disposaient chacun d'un logement composé d'une chambre, d'une salle bains et d'un salon servant aussi de salle à manger. Le commandant du fort traitait avec

déférence ses prisonniers et autorisait leurs familles à venir leur rendre visite et d'y rester toute la journée avec eux si elles le désiraient, elles pouvaient apporter des mets car quoique les menus servis ne fussent pas immangeables certains des prisonniers étaient du genre « difficile à satisfaire ».

Les parents étaient ravis de ne pas nous avoir accrochés à leurs basques, et nous plus encore ! Nous pouvions gambader à notre guise dans les méandres des remparts, le fort nous appartenait. J'ai des souvenirs très précis des deux ou trois années passées à Cadix, car, sans doute, je pense avoir vécu là l'époque la plus heureuse de mon enfance, la liberté que nos parents nous concédaient nous n'en étions pas habitués, pas de Damiana ou de Matilde pour nous brimer, que demande de plus une fillette de huit ans ?

Paquito de deux ans mon cadet me suivait comme mon ombre, négligé par ses frères dont la différence d'âge l'en écartait, il avait trouvé en moi son alter ego.

Nous n'étions pas très sages, l'est-on dans la prime jeunesse où, à moins d'être freinés on se croit tout permis ? Un jeu avait failli mal tourner. J'étais l'indien et mon frère le cow-boy, l'ayant capturé je l'avais attaché à une grille qui

surmontait un parapet, amassé des papiers et des bouts de bois, allumé le tout puis avec Paquito, entamé une danse rituelle. Le feu ayant pris au-delà de nos espérances, le temps de détacher le supplicé ses chaussures étaient rabougries et le duvet de ses jambes roussi. À partir de ce jour León décréta ne plus vouloir jouer avec les petits et se rapprocha des aînés de nos colocataires qui n'étaient guère plus âgés que lui.

1936

LE gouvernement de droite s'étant traduit par des répressions sociales et d'une crise déflationniste, grèves, révolte des paysans paralyse le pays, lors d'élections anticipées, la victoire du front populaire ramène la gauche au pouvoir.

Les prisonniers politiques libérés nous rendons.

Je garde, de notre arrivée en gare de Logroño, un souvenir confus. Une marée humaine nous attendait sur le quai. Elle était composée d'ouvriers, de « campesinos » (journaliers), bref de gens ayant souffert de l'oppression du précédent gouvernement et qui étaient venus honorer mon père. Je le revois hissé par une grappe de bras sur des épaules pour être porté en triomphe à la « Casa del Campo (lieu où se réunissaient les syndicats). Nous, nous avons été conduits par mes oncles et tantes, effarés, à la demeure de mes grands-parents.

Mon père réintégré dans l'armée est nommé commandant du corps des « Mozos de escuadra » de Barcelone (l'équivalent de nos CRS en France).

Nous restâmes provisoirement chez nos grands-



Carte de papa colonel du corps de sécurité.

parents en attendant que notre installation à Barcelone puisse se faire, mais mon père voyant se profiler la tragédie qui se dessinait pour notre pays, nous demanda de le rejoindre sans tarder.

Nous nous installâmes dans un appartement situé dans la citée linaire, pour être plus précise, calle d'Aragon n° 224, ma mémoire ne flanche pas encore... et aussi loué une villa à Masnou, située au bord de la mer, où nous avions l'intention d'y séjourner les mois d'été et



224, Calle de Aragón.

ainsi éviter la chaleur étouffante dans la capitale.

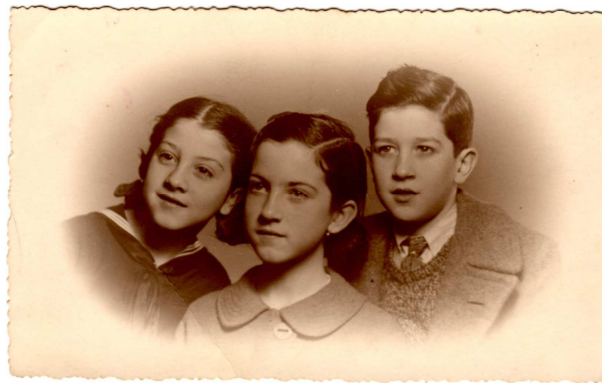
La climatisation n'existait pas encore ni les frigidaires, pour conserver les aliments, nous disposions d'une glacière où il fallait continuellement mettre des blocs de glace dans le bac destiné à cet effet, Rosita, la bonne que mes parents avaient embauchée, aidée par l'ordonnance mise à la disposition de mon père, pestait d'avoir à vider l'eau de la glace fondue. Je revois encore l'homme qui nous les livrait matin et soir : dépenaillé, suant et congestionné par l'effort, des lourds blocs de glace reposant sur l'épaule protégée par un sac de jute.

Nous avons retrouvé les codétenus du fort de Santa Catalina tout particulièrement les Lopez Gatell. Ils avaient une « mansion » nom donné à ce que nous appelons en France manoir, elle était située non loin de Masnou, à l'intérieur des terres dans un lieu-dit Tiana.

Nous allions souvent les visiter et passions de très agréables moments. Avec les garçons et mon frère nous pouvions jouer dans les alentours et aussi nous baigner dans leur piscine. Le bonheur n'est jamais complet, ils avaient un chien de garde à l'entrée de la propriété, attaché court, avec une niche pour se protéger des

intempéries. Il était couvert de tiques gonflées de son sang à éclater, j'étais impuissante à le soulager et cela gâchait, oh combien, les séjours chez nos amis.

Nous fréquentions, aussi, le directeur de la Généralitat de Catalunya, Don Enrique Gomez Garcia qui lui aussi avait été impliqué dans la révolte de 1934. Il habitait une très belle maison avec un vaste jardin, et je m'amusais beaucoup à parcourir les allées à bicyclette avec Rosamar, sa fille de deux ans ma cadette. Nous avons continué à correspondre à travers les continents car le chef de famille en son temps, prévoyant que la guerre civile n'allait pas être gagnée par notre camp, avait pris les mesures qui pour lui s'imposaient et installé femme et en-



Barcelone 1936, De droite à gauche, León , Daty et moi.

fant à Bordeaux pour le moment venu, la retirada (en français la retraite) les rejoindre et immigrer au Mexique qui, avec la Russie, seraient les seuls pays n'ayant pas reconnu le gouvernement de Franco.

Nous étions à peine installés à Barcelone que la guerre civile éclate.

Encore de l'histoire : L'assassinat de Calvo Sotelo, chef de l'opposition aux Cortes joue le rôle de détonateur d'un soulèvement militaire.

Le 18 juillet 1936, le général Franco, exilé aux Canaries débarque en Espagne avec une armée composée de regulares, ce nom est donné aux troupes marocaines recrutées dans l'armée espagnole et de confession musulmane ...quelle ironie pour servir Franco dont la devise était : « Por Dios, por la Patria y el Rey⁽¹⁾ » et il avait aussi réussi à fédérer tous les nostalgiques de la droite qui s'étaient empressés de grossir ses rangs. Mon père le connaissait bien étant de la même promo-

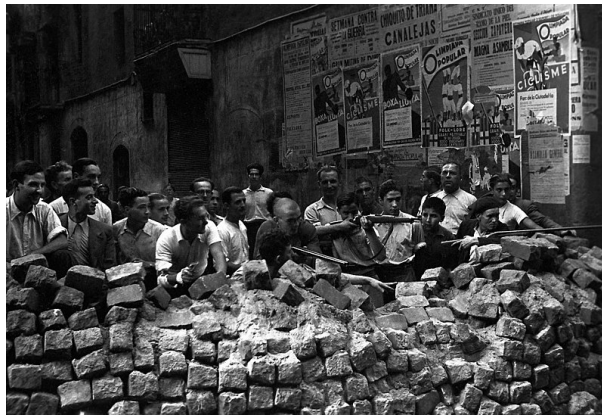


⁽¹⁾Pour Dieu pour
la Patrie et le Roi

Garde d'Assaut dans la rue de la
Diputacio 19 Juillet 1936

tion que lui, il l'avait côtoyé dans l'académie militaire de Tolède. Il nous le décrivait très intelligent, fourbe et doté d'une ambition démesurée...

Je reprends, le matin du 18 juillet je suis réveillée à une heure inusitée par des bruits métalliques dans la rue. Il s'agissait de fusillades entre les insurgés franquistes et les défenseurs de la jeune république en place. Je ne réalisais pas la gravité des événements, mon seul problème était de ne pas pouvoir aller à l'école



Barcelone 19 juillet 1936.

pourtant distante d'une centaine de mètres de notre demeure. J'aimais beaucoup m'y rendre et étudiais farouchement car, par orgueil, voulais être la première de la classe.

Pendant les trois jours qu'avaient duré les affrontements mon père était resté à son poste. Je le revois au pas de la porte de l'appartement les traits tirés, les vêtements froissés, mais avec une lueur ardente dans le regard et nous embrassant à tour de rôle avec une tendresse inusitée. Barcelone et toute la Catalogne ainsi que l'Aragon et Valence avaient eu raison des insurgés et étaient restées fidèles à la République. La vie reprit en Catalogne dans une quasi normalité mais dans les Asturies, l'Andalousie et autres régions, là où l'armée s'était rangée aux milices de Franco, les affrontements étaient effroyables entre celles-ci et le peuple qui se battait avec la force du désespoir mais avec des moyens dérisoires.



Mort d'un républicain (R. Capa septembre 1936)

1937

LE déroulement de la guerre civile n'était pas favorable à la jeune république, je le voyais dans l'expression inquiète de nos parents.

L'axe Allemagne/Italie, avec leur force de frappe, aidait massivement Franco. Les « junkers » d'Hitler bombardaient les agglomérations faisant des ravages parmi la population civile. Guernica, petite ville du pays basque dont le chêne centenaire est un symbole, fut bombardée avec un acharne-



Guernica après le bombardement



Guernica par Picasso

ment tel qu'il ne resta indemne que le chêne sacré. Picasso, bien plus tard, rendra immortel ce massacre par un tableau qui, après avoir été

exposé aux États Unis. et en France, est maintenant à la place qui lui revient : le musée du Prado à Madrid.

Les tanks allemands, cédés gracieusement à l'armée de Franco, semaient les champs de bataille de corps disloqués des « milicianos », ainsi nommés les enrôlés pour la défense de la République espagnole, qui elle, ne disposait que d'un armement archaïque. Le combat était trop inégal.

À l'automne de 1938 Valence tomba entre les mains de nos ennemis coupant la retraite des forces républicaines d'Andalousie vers la Catalogne. C'était la fin des illusions.

L'armée républicaine eut néanmoins le temps d'exiler une partie des troupes ayant combattu en Andalousie vers l'Afrique du nord car la perspective de tomber dans les griffes des franquistes ne séduisait pas.

Ces militaires ne pouvaient pas anticiper ce qui les attendait : en Algérie : ils allaient être recensés et incorporés d'office aux bataillons d'étrangers, traités comme des forçats, pour les travaux de la route transsaharienne (projet qui n'aboutira pas) et plus tard le gouvernement de Vichy, après avoir identifié les républicains espagnols résidant en France, avait envoyé la plupart de

ces hommes en Afrique du Nord et parqués dans des camps de concentration où les conditions de détention étaient aussi terribles que celles appliquées en Allemagne. Quand le Maghreb fut libéré, les rescapés rejoignirent la Division Leclerc dont la 9^e compagnie du régiment de marche du Tchad fut constituée en majorité de républicains espagnols.

Cette épopée devrait faire partie intégrante de l'histoire de la guerre 1939-1945, car ces espagnols se battrent dans le désert contre l'Afrikakorps de Rommel et, entre autre fait d'armes, en août 1944, ils seront les premiers à entrer dans Paris et parachever sa libération. Place de l'Hôtel de Ville (sur le quai une plaque honore ce fait d'arme) ils iront jusqu'à Berchtesgaden, le nid d'aigle d'Hitler.

Je me souviens encore de l'émotion ressentie en l'apprenant car, bien plus tard,



Mémorial à la Nueve quai de l'Hôtel de ville.



Jardin de la Nueve.

nous avons eu la confirmation en regardant les émissions sur la commémoration de la libération de Paris : les blindés du 9^e bataillon de la 2^e DB du général Leclerc étaient baptisés d'un nom de ville les premiers à l'Hôtel de ville portaient les noms de grandes batailles de notre guerre civile (Brunete, Ebro, Guadalajara Teruel) et arboraient le drapeau de la République Espagnole.



Le « Teruel. »

C'est déjà de l'histoire, mais ne pourrai jamais oublier que les démocraties récompenseront ces espagnols, qui participèrent à la libération de la France (en s'enrôlant ils pensaient qu'ils se battaient aussi pour une future Espagne libre et démocratique)...en reconnaissant le gouvernement de Franco ! Qui plus est Eisenhower, le général Charles de Gaule, Churchill se rendront personnellement en Espagne présenter au « généralissime » leurs compliments.

Mais je reviens à notre saga.

1938

LA tragédie se profilait: Valence, les Asturies, la Navarre et le Pays Basque après une résistance héroïque étaient tombés entre les mains des rebelles.

Madrid cerné, le gouvernement républicain se réfugia à Barcelone.

Les bombardements étant quotidiens à Barcelone mon père décida de nous installer dans la maison de Masnou . Je me souviens d'avoir vu par des nuits couvertes d'étoiles, dans le lointain d'autres lumières, celles provoquées par le mauvais génie du genre humain: Barcelone en feu car pilonnée par les Junkers de Hitler.

Je ne garde pourtant pas de cet été, un mauvais souvenir. Aux innocents les mains pleines !

Notre maison étant située face à la mer, il nous suffisait de traverser une avenue pour être sur le sable de la plage. Mon bonheur : me laisser porter par les ondulations de la mer. Mon père m'appelait « la nina acuatica » car une fois dans l'eau il était difficile de me faire sortir sur la terre ferme. J'aimais beaucoup, aussi, faire du patin à roulettes sur les terrasses de la maison de Masnou, mon chien Tarzan me suivait dans

mes virevoltes en jappant. C'étaient des moments pour moi de bonheur presque parfait.

Nous ne manquions pas du nécessaire mais mon absence d'appétit inquiétait mes parents. Un docteur ayant été appelé en consultation, je l'avais entendu dire que je souffrais d'une sévère anémie et avais des ganglions. On m'avait soignée à force de cuillerées d'huile de foie de morue (rien que d'y penser j'ai des hauts de cœur) Je ne sais pas si une rencontre sur la plage avait créé ma pathologie : j'avais un quignon de pain que j'allais manger lorsqu'un petit garçon m'ayant regardée avec insistance je lui avais tiré méchamment la langue, toujours sans un mot il avait porté la main vers sa bouche, j'ai eu honte de mon comportement et lui ai donné le pain sans grand sacrifice car je n'avais jamais faim, le garçon l'avait saisi et avalé goulûment. Cela a été ma première rencontre avec la faim. Je devais la subir à mon tour.

La province de Huesca, limitrophe de la Catalogne, se trouvant attaquée par l'armée rebelle, mon père, nommé chef d'état-major du front d'Aragon se rendit à la ville de Barbastro afin d'organiser sa défense.

Nous l'avions rejoint pour un court séjour et gardé un amer souvenir. Il faisait très froid cet

hiver 1938 et l'appartement qui nous avait été alloué n'étant pas chauffé la température y était glaciale, l'étaient aussi nos cœurs. Nos parents ne croyaient plus à la victoire de notre cause.

Encore un peu d'histoire :

Si Hitler et Mussolini fournissaient armes et soldats aux « nationalistes », la République espagnole n'était pas aidée par les autres pays européens (pourtant certains à gouvernement socialiste comme la France dont le président était Léon Blum). Ces pays avaient décrété un pacte de non-intervention dans la guerre civile espagnole. Les fous ! Ils ne savaient pas que notre pays servait de terrain d'essai à Hitler et ses comparses pour d'autres guerres à venir. Je dois ajouter que l'Allemagne et l'Italie, états félons,



À Masnou,
León, maman, Daty et moi.

avaient pourtant aussi signé ce pacte avec les autres nations mais aussitôt foulé aux pieds. Nous n'avions d'aide de l'extérieur que par les Brigades Internationales. Elles étaient composées d'amis de la liberté, russes, anglais, français, italiens, allemands (mais oui, ceux nombreux ayant fui leur pays lors de l'avènement du fascisme dans l'Italie de Mussolini et l'Allemagne du III^e Reich), yougoslaves, américains entre autres Ernest Hemingway, des français aussi tels André Malraux, et j'en passe. Ils n'avaient pas d'armes mais nous apportaient leur foi dans la liberté et leur enthousiasme, cela était déjà beaucoup dans ces temps sombres.

Je garde de l'hiver 1938/39 un souvenir terrible. Nous étions à Masnou alors que mon père restait sur le front d'Aragon mais pas pour longtemps car, ne disposant pas d'armes, nos lignes cédaient. Il vint nous rejoindre à Masnou pour nous préparer à l'idée de quitter le pays et retourna à Barcelone pour organiser la retraite. À Masnou, petite ville balnéaire du nord de Barcelone, régnait une ambiance de fin de monde. Une multitude de miliciens semblaient attendre des ordres, les nombreux blessés, étendus à même les trottoirs, étaient sommairement

soignés compte tenu de leur nombre, et du manque de moyens. C'était un spectacle qui me remplissait d'horreur, de tristesse et d'impuissance. J'étais aussi très inquiète concernant le devenir de mon chien Tarzan, je ne voulais pas me l'avouer espérant un miracle, mais je savais qu'il ne ferait pas partie du voyage.

Une odeur douceâtre flottait dans l'air, plus tard lors de la deuxième guerre subie dans mon existence, j'ai fait le rapprochement : il s'agissait de l'odeur de la gangrène. Tous ces jeunes hommes blessés, dans la fleur de l'âge, étaient condamnés à mort.



La retirada.

31 janvier 1939

VINT le jour de notre départ vers l'exil en France.

Papa nous ayant rejoints à Masnou, son chauffeur et l'ordonnance prirent les deux valises où maman avait empilé le plus essentiel à notre survie et les mirent dans la voiture, une Hispano-Suiza très vaste. J'avoue que j'avais des



La malle retrouvée à Logroño par Manuel chez maman.

sentiments très complexes : un autre pays, le goût de l'aventure, je crains de me répéter mais mon plus grand souci était le devenir de mon chien. Je me demande encore, pauvre Tarzan quelle a été ta fin ? J'étais aussi très contrariée de ne pas avoir mes chaussures préférées qui étaient restées dans l'appartement de Barcelone, j'avais même piqué une colère et demandé au chauffeur d'aller me les chercher. Ce dernier souvenir me hante encore, comment pouvais-je être aussi futile dans des situations aussi dramatiques ? J'ai su plus tard que cela n'aurait

pas pu être possible Barcelone étant déjà tombée dans les griffes des « nationalistes ».

La débâcle...une file ininterrompue de voitures, charrettes, landaus, camions chargés de blessés et mourants, en plein hiver, des enfants, des jeunes, des vieux à pied, grelottant, les plus chanceux avec une couverture sur leurs vêtements. L'apocalypse !

Talonnés par l'armée rebelle et essuyant des attaques aériennes, nous sommes arrivés dans la ville de Camprodon, au pied des Pyrénées. Je me souviens avoir fait nuit dans une ferme de montagne dont ses habitants étaient déjà partis. Avant une très sommaire collation, mon frère et moi avons musardé et découvert des clapiers de lapins à l'abandon et où les locataires mouraient de faim. Nous leurs avons fourni du fourrage mais pas eu la réaction qui s'imposait, leur ouvrir les cages pour les libérer.

Le lendemain matin ma mère nous réveilla avec des cris presque hystériques pensant que les « nationalistes » avaient investi la ville, que mon père avait été arrêté, ainsi que les deux hommes qui nous accompagnaient. Heureusement fausse alerte, ils vinrent nous rejoindre et après une très légère collation nous reprîmes la voiture pour le départ vers l'exil en France.

Mon père avait choisi de passer par un chemin de montagne, les routes étant pilonnées par les avions allemands. Arriva le moment où le chemin n'étant plus praticable en voiture, nous fûmes obligés de l'abandonner après avoir pris seulement deux valises et quelques vêtements chauds. À la demande de mon père, nos deux accompagnateurs poussèrent le véhicule dans le ravin pour que les « nationalistes » ne s'en emparent pas.

Comme il faisait froid ! Nos chaussures n'ayant pas pour vocation de marcher sur la neige furent bientôt trempées. Une douleur intolérable irradiait mes chevilles, quant à mes pieds je ne les sentais plus. Je ne voulais pas me plaindre, cela n'était pas mon genre, mais la douleur étant trop vive je ne pouvais pas m'arrêter de pleurer sans bruit.

Je pense qu'il m'est resté une faiblesse dans la circulation des extrémités, dès que la température chute les doigts des pieds et des mains perdent leur sensibilité et prennent une couleur jaunâtre.

Cette « randonnée » mémorable se passait le 2 février 1939 et dura quelques 8 heures (une éternité).

En fin d'après-midi nous arrivâmes à la ville de

Prats-de-Mollo en territoire français où d'autres épreuves nous attendaient.

Un cordon de gendarmes barrait l'entrée de la ville et je n'oublierai jamais leurs injonctions : allez, allez, ALLEZ...

Les militaires étaient priés de déposer leurs armes et je revois encore mon père jetant son pistolet et sa casquette d'officier sur le tas. Je réaliserai plus tard combien cette situation a dû le faire souffrir.

Les hommes séparés de leur famille étaient dirigés vers des camions pour nous ne savions quelle destination, les femmes et enfants acheminés vers l'extérieur de la ville et conduits vers les fermes des alentours.

On nous avait logés dans une grange avec d'autres miséreux, car nous l'étions devenus aussi, et dormi sur de la paille souillée. Je crois me rappeler être restée une journée sans manger (beaucoup plus éprouvant est de rester sans



LES REFUGIES ESPAGNOLS ARRIVENT EN FRANCE.....
LES MILITAIRES BLESSES SONT DIRIGES PAR
LEURS CAMARADES SUR LA LOCALITE DE PRATS
DE MOLLO.
PHOTO N.Y.T. PRATS, BER. 29.1.39.

boire j'en ai fait l'expérience plus tard).

Un fait remarquable que je n'oublierai pas : le lendemain de la première nuit passée dans cette ferme, la belle chevelure blonde de ma mère était devenue complètement blanche !

J'ai plus tard compris, mère à mon tour, combien elle a dû souffrir de se voir dans cette situation, séparée de son époux et surtout de ne rien pouvoir faire pour éviter ces terribles épreuves à ses enfants.

Maman avait été une enfant gâtée par le fait de sa naissance, elle était une « dépendante », tout d'abord de son mari mais aussi du personnel à ses ordres qui se chargeait de toutes les tâches de la maison. Je dois reconnaître que si ses cheveux sont devenus blancs, sa personnalité a effectué une mue remarquable. Dès le lendemain, au lieu de pleurer ou de se lamenter elle avait pris la mesure de la situation et de son propre chef, accompagnée de ma sœur qui maîtrisait la langue de Molière, frappé à la porte de la ferme pour quémander un peu de pain.

Le troisième jour, des gendarmes vinrent nous chercher. On nous fit monter dans un camion où se trouvaient d'autres réfugiés sans doute « récoltés » comme nous dans les fermes des alentours. Nous étions affamés mais surtout

sales, une odeur nauséabonde me soulevait le cœur, si j'avais eu quelque chose dans l'estomac je l'aurais sans doute vomi, mais mon pauvre organe était vide et il ne pouvait que provoquer des crampes douloureuses ! De surcroît, dans la grange, nous avions attrapé la gale, maladie infamante et de laquelle nous avons eu beaucoup de mal à nous débarrasser.

Le camion nous déversa à l'entrée de la gare où d'autres gendarmes nous attendaient pour nous acheminer vers un train qui nous attendait.

J'ai parlé un peu plus haut de la soif : je l'ai connue dans ce train : deux ou trois jours, des longs arrêts dans les gares. Des bonnes âmes nous jetaient du pain à travers les fenêtres dans les compartiments où nous étions entassés, mais point d'eau ! Je sentais ma bouche comme parcheminée, ma langue une pierre et le pain que l'on nous donnait exacerbait notre soif. Je ne parle pas des latrines, une véritable horreur, mais nous étions obligés de nous y rendre car il nous était interdit de quitter le train.

J'ai gardé de ce voyage un souvenir confus, je pense que les situations les plus effroyables s'estompent dans notre mémoire lorsque celles-ci sont suivies par d'autres traumatismes et comme d'autres épreuves encore plus drama-

tiques nous attendaient, avec le temps, j'ai dû, sans doute, relativiser cet épisode.

Finalement, je l'ai su plus tard, les arrêts du train dans les différentes gares avaient pour but de laisser des lots des réfugiés selon la capacité de la ville d'accueil.

Notre voyage prit fin au Mans qui avait accepté de prendre en charge les pauvres hères que nous étions devenus.

Tous les réfugiés furent conduits dans un bâtiment dont je ne me souviens plus le nom pour les loger, nous n'y restâmes pas. Le comité d'accueil était composé de sympathisants de notre cause, je les énumérerai tous plus tard car ils ont beaucoup compté dans notre vie. L'un d'entre eux, Monsieur Oyon, sans doute ému par la dignité de ma mère dans sa détresse, prit la décision de nous prendre en charge et nous conduisit à sa maison. Madame Oyon était le pendant de son époux. Elle nous accueillit affectueusement et en accord avec son mari nous offrit l'hospitalité.

Enfin un bain, un repas, le paradis après l'enfer !

Dès le lendemain, lors d'une réunion de nos hôtes avec leurs amis on nous partagea. Ma mère ainsi que ma sœur resteraient dormir chez

les Oyon, mon frère logerait chez un couple d'enseignants les Hubert et moi chez Madame Devambé, institutrice restée veuve avec sa fille unique Jeannine, laquelle deviendra ma meilleure amie pendant plus de soixante ans !

Il fut décidé, aussi, d'aller chercher mon père au camp d'Argelès sur Mer ce qui fut fait deux



Jeannine à droite et moi.

jours plus tard, Monsieur Oyon s'étant proposé, accompagné de ma sœur, de faire le voyage dans sa voiture.

Quel bonheur, quelle tristesse ! Mon père avait maigri tellement pendant ces quelques jours qu'il était méconnaissable. Malade, il dût

s'aliter en arrivant chez les Oyon. Il faut dire que dans la plage d'Argelès-sur-Mer on avait parqué sur le sable les hommes vaincus sans autre abri que les vêtements qu'ils portaient. Les autorités avaient cerclé de grillages une partie de la plage et fait garder les issues par des soldats sénégalais qui, je pense, n'étaient pas mécontents de pouvoir (à leur tour) rudoyer des blancs.



L'ARMÉE GOUVERNEMENTALE INTERNÉE EN FRANCE.
VOICI UNE VUE PRISE AU CAMP DE CONCENTRATION D'ARGELES.
PHOTO. NYT. LE 7/2/39. R. 1.
PAR BELINO DE PERPIGNAN A PARIS.

En hiver, sans abris ni même de tentes de campagne, ce camp de concentration improvisé n'épargnait que les prisonniers les plus robustes. La survie de mon père était due aux soins improvisés de ses deux accompagnateurs. Par la suite ils nous avaient dit que notre père avait été appelé par haut-parleur le lendemain de son départ dans la voiture des Oyon, ainsi que d'autres membres notoires du gouvernement pour les faire sortir du camp.

Le destin ! Sans l'intervention de notre bienfaiteur nous ne serions pas restés en France

Le Mexique, ayant reconnu la légitimité du gouvernement de la République espagnole, l'avait autorisé à se localiser dans son pays, mon père y aurait eu sa place, mais malade, coupé de toute information sur le sujet, atteint d'une dépression profonde il ne pouvait que survivre.

Lorsque il apprit cette possibilité on aurait sans doute encore pu partir, mais lucide, voyant la guerre mondiale se profiler il voulait rester en France pour être là, y participer et confiant dans la victoire des Alliés (qui ne manqueraient pas de l'être) retourner en Espagne (car bien entendu, Franco serait délogé et la République rétablie) mais là il s'était trompé car Franco, après l'armistice de mai 1945, restera maître à

bord une trentaine d'années, jusqu'à sa mort, soutenu par les « alliés » qui le préféraient à un possible état communiste.

Ces mois ont dû être très durs pour mes parents. Ma mère qui savait coudre et broder comme toutes les femmes de sa génération, cousait pour tous nos bienfaiteurs, mon père se remettait lentement de sa broncho-pneumonie. Ma sœur, âgée de 17 ans, ayant passé le baccalauréat en Espagne et parlant couramment le français, travaillait dans les bureaux de Monsieur Oyon (ils avaient un cabinet d'assurances) quant à mon frère et moi nous avons repris le chemin de l'école.

León, dès le deuxième mois, était premier de la classe et l'est resté toute l'année scolaire. Il parlait déjà le français car, outre la classe de terminale qu'il avait entamée avant notre départ d'Espagne, avait bénéficié, ainsi que ma sœur, de leçons particulières dispensées par Madame Mabonne, c'est le nom que nous donnions au professeur de français qui venait à la maison. Je reconnais maintenant que cela n'était pas très gentil de notre part, mais vieille, grande et grasse, elle nous paraissait monumentale. J'avais été exclue des cours compte tenu de mon âge.

Je ne parlais pas un mot de français en arrivant en France mais ma rage d'apprendre aidant, à la fin de l'année scolaire je le parlais couramment.

Dans la salle de classe, les premiers mois, ne pouvant pas suivre les cours, la maîtresse m'avait fourni un cahier et des crayons et je passais mon temps à dessiner. J'aimais beaucoup faire des portraits, aussi j'avais esquissé celui de ma voisine de pupitre, Huguette dont je n'ai pas oublié le nom. La maîtresse le voyant, au lieu de me gronder, m'avait demandé de faire des reproductions de Blanche Neige, très en vogue à cette époque, qui devaient servir de « bons points » aux élèves méritantes. J'avoue avoir été très flattée et avoir péché par orgueil.

L'horizon commençait, pour nous à s'éclaircir, notre père remis de ses problèmes de santé avait obtenu un emploi dans les bureaux de la régie Renault dont le siège était au Mans. Son emploi : chercheur dans le département études (j'ai omis de dire qu'il parlait couramment le français).

Une connaissance des Oyon, modiste mais ayant pris sa retraite, nous avait sous loué son ancien atelier/salon dans l'entresol d'un immeuble rue Dumas, en plein centre-ville. Il

s'agissait d'un petit : deux pièces, une vaste entrée, deux chambres, cuisine et WC dans une courette, pas de salle de bains et cela nous avait fort surpris car nous y étions habitués ayant toujours disposé de cette commodité dans les appartements que nous avions occupés en Espagne. Pour la toilette nos parents avaient acheté une grande bassine que nous installions dans la cuisine lorsque nous faisions nos ablutions à tour de rôle, cela n'était pas pratique et mon frère pestait car il était le préposé à sa vidange.

Nous avons, aussi, adopté un chat qui traînait dans les cours de l'immeuble où pullulaient les souris et les rats pour les tenir à distance du frêle garde-manger où nous disposions les légumes et autres aliments (pas de frigidaire à notre disposition !).

Ma mère n'étant pas très à l'aise avec les ustensiles de cuisine, un jour elle renversa une poêle qui contenait un peu d'huile bouillante, malencontreusement le chat qui rôdait aux pieds de la cuisinière reçut cette huile sur son flanc, la douleur dû être atroce car il poussait des feulements à fendre l'âme. Ma mère me demanda d'aller à la pharmacie qui se trouvait en face de notre logis pour acheter un onguent pouvant soulager le blessé. Mon vocabulaire français

était encore très limité j'ai déclenché une cascade de rires chez les clients ayant dit que notre chat avait reçu de l'huile bouillante « sur les cheveux... » et qu'il nous fallait un produit pour le soigner. Comme j'avais été vexée plus tard en apprenant ma sottise !

Peu de temps après notre installation rue Dumas, le 2 septembre 1939 la guerre est déclarée conjointement par la France et la Grande Bretagne à l'Allemagne, car le gouvernement félon des Nazis, en envahissant la Pologne, avait rompu les accords faits avec les Alliés.

Je revois les gens agglutinés devant les pancartes annonçant la mobilisation générale, les mines défaites, des pleurs et des lamentations, normal : l'horrible guerre de 14-18 était présente dans leur mémoire et leur chair, à peine une génération les séparait...Monsieur Oyon avait été marqué, gazé il en était revenu mais avec des séquelles : ses deux garçons Pierre l'aîné était un peu « attardé » quant à Serge il avait des problèmes de peau et était incontinent à 12 ans. Leur vie n'a pas été plaisante et sont décédés jeunes. Quel gâchis !

Je ne garde de l'hiver 1939/40 et sa « drôle de guerre » que des souvenirs désagréables. J'allais à l'école et mon unique souci était Gene-

viève, la première de la classe, que je ne pouvais supplanter. Je suis restée 2^e toute l'année !

Je n'aimais pas non plus les exercices que l'on nous imposait du fait de l'état de guerre, l'essai des masques à gaz, les sirènes qui nous obligeaient à courir vers des abris dérisoires, cela ravivait des pénibles souvenirs.

Mai 1940

La ligne Maginot, que les français avaient construite, est contournée par les forces allemandes et leur armée déferle sur la France. Notre situation, réfugiés « rouges » pourvus d'un passeport nancéen, c'est-à-dire apatrides, n'était pas très confortable et l'arrivée imminente des allemands n'était pas pour nous rassurer, aussi mon père décida de nous faire partir vers le sud de la France dans les camions que son employeur avait mis à la disposition des collaborateurs.

Encore une débâcle!

Un souvenir indélébile. J'étais malade, d'énormes furoncles m'empêchaient de m'asseoir, et le confort du camion n'arrangeait pas ma situation (nous étions entassés dans la plateforme arrière). Pour agrémenter la situation les junkers allemands pilonnaient les fugitifs et lorsque nous entendions le bruit des avions nous sautions du camion pour nous aplatir dans les bas-côtés de la route.

Une multitude de fuyards, à pied, à bicyclette, des landaus servant de porte bagages, des voitures abandonnées sur la route faute de gazoline, toutes et tous fuyant le « teuton ».

Peu avant notre arrivée à Bordeaux une rumeur affola la foule : les allemands nous talonnaient. Nous fûmes bientôt dépassés par leurs motards. J'ai une assez bonne mémoire, sans doute un trop grand traumatisme fait que je ne me souviens pas de l'immédiate suite. Je nous revois parqués dans un hangar, de l'entassement des réfugiés compte tenu de leur multitude, de la nuit passée sans autre oreiller que le bras sous la tête, des ronflements, des plaintes, de l'odeur de tous ces corps (ce mois de juin 1940 avait été particulièrement chaud) et de mon piteux état. La vie n'était pas clémente pour la gamine que j'étais, je n'étais pas la seule, maigre consolation !

Nous ne restâmes pas longtemps dans cette situation. Les responsables de Renault qui avaient organisé la fuite, eurent l'ordre de rapatrier leurs collaborateurs aussi on nous réembarqua sur leurs camions et nous ramenèrent au Mans. Encore, là, je n'ai pas des souvenirs marquants, trop malade sans doute je ne devais pas avoir les idées bien claires.

Retour rue Dumas.

L'appartement était très exigu pour nous. Les parents occupaient une chambre et mon frère la deuxième. Ma sœur et moi couchions dans le

salon/entrée ce qui provoquait des problèmes (ma sœur était une couche tôt et moi je retardais le plus possible le moment d'aller au lit). Nous scrutions par la fenêtre les occupants (c'est le nom que nous donnions aux allemands) leurs allées et venues, et étions sur le qui-vive car nous nous attendions à être arrêtés et enfermés au mieux dans un camp de concentration. Mais le temps passa sans que nous soyons interpellés.

L'employeur de mon père obligé d'arrêter ses activités, nous nous trouvâmes sans ressources. Nous pûmes survivre quelque temps grâce à la vente partielle de la collection de timbres-poste dont mon père n'avait pas voulu se séparer lors de notre exil en France. Cela lui en coûta beaucoup. Je garde précieusement le souvenir des tendres soirées en Espagne, où il nous faisait découvrir sa dernière acquisition. Il avait appris l'esperanto pour pouvoir correspondre avec des philatélistes d'autres pays et échanger des timbres ou en obtenir les manquants, il nous initiait à sa passion.

Octobre arriva et arrivèrent aussi, un jour nos deux escortes Bernal et Vicente accompagnés de Horacio son frère ainsi que Antonio (dit le Tounet en catalan). Ils étaient sortis du

camp d'Argelès pour faire les moissons dans la région de la Beauce puis les vendanges dans le bordelais, débrouillards, ils avaient contacté les Oyon pour avoir de nos nouvelles lesquels leur avaient donné notre adresse.

La « famille » s'étant agrandie nous ne pouvions pas rester rue Dumas.

Nous fûmes obligés de déménager et le choix de mes parents se porta sur une maison dans la cité des Pins au nord du Mans, près de la gare de triage qui desservait toutes les voies ferrées de l'ouest de la France.

Cette maison avait pour mon père beaucoup d'avantages, isolée par un jardin elle allait lui permettre de recevoir des nombreuses visites car il avait rejoint la résistance à l'occupant avec les Oyon, les Hubert, le maire et l'évêque du Mans entre autres, elle était, aussi, près de son nouveau job au Bureau d'études et recherches d'une usine située près du Mans, réquisitionnée par les forces d'occupation pour le montage de leurs avions Junker. Les autorités allemandes avaient identifié les anciens employés de Renault susceptibles d'occuper certains de leurs postes et embauché d'office (mon père n'avait pas formulé d'objections car visionnaire il pensait pouvoir, de ce poste, être utile à

la résistance qui ne manquerait pas de se créer). La France manquait de gente masculine, ses soldats prisonniers en Allemagne n'avaient pas été libérés lors de la capitulation ordonnée par P é t a i n , comme il est d'usage après un armistice, afin de les



Carte de travail de papa.

obliger à servir de main d'œuvre dans leurs usines ou champs et pallier ainsi l'absence de leurs hommes occupés à guerroyer pour asservir tous les peuples d'Europe, aussi nos quatre compagnons trouvèrent rapidement du travail dans la gare de triage et louèrent une maison non loin de la nôtre.

La cité de Pins était une composante récente de pavillons construits sur un même modèle, en majorité occupés par une nébuleuse d'apatrides. Dans une allée avoisinante une maison abritait une famille de russes blancs, qui eux espéraient la victoire des nazis sur les « bolcheviques » pour pouvoir retourner dans leur pays, mais cette cité était surtout composée

d'espagnols réfugiés en France comme nous. Il y avait de toutes les classes sociales, nous les fréquentions sans complexe et nos meilleurs amis étaient Pepito et Samuel fils d'une asturienne et d'un mulâtre artiste de cirque. Leur père, pendant la débâcle, s'était volatilisé et épouse, belle-mère et enfants s'étaient trouvés seuls à passer la frontière (Comme dans tous les mouvements de foule, beaucoup de personnes sont entraînées sans trop savoir pourquoi dans des situations qu'elles ne maîtrisent pas).

Il y avait parmi les réfugiés espagnols des « caractères » comme on qualifie actuellement des personnages sortant de l'ordinaire, qui ne manquaient pas de saveur. Ma mère qui avait beaucoup d'esprit leur avait trouvé des sobriquets :

El organillero (joueur d'orgue de barbarie) qui ponctuait ses paroles de tours de moulinets de son bras droit comme s'il tournait des manivelles.

Les barraqueros, deux familles, nombreuses, qui s'étaient entassées dans une baraque non loin de la Cité des Pins. On ne savait qui était la mère ni de qui, les filles arboraient des tenues assez scandaleuses pour l'époque. Ils avaient une réputation sulfureuse.

Las Enedinas, deux sœurs, arrivées sans mari ou père les accompagnants. L'aînée avec une fille nommée Maximina, l'autre un fils du nom de Ulpiano. La plus jeune, couturière de son état, se prénomrait Enedina et était le maillon fort de la famille.

Un « caractère » aussi : Carlitos (on employait le diminutif de Carlos car il était de petite taille et maigre comme un sarment de vigne) il avait, néanmoins, l'allure du Don Quichotte de la Manche à la triste figure. Toujours affamé, il disait devoir engloutir plus d'un mètre de saucisses pour rattraper le manque de nourriture subi depuis son départ en exil. J'avais fait de lui un portrait habillé comme au temps de Cervantes, une fraise blanche cernant son cou faisait ressortir sa noire barbe taillée en pointe et son sombre regard. Je lui avais donné l'apparence d'un hidalgo. Au lieu de s'en offusquer il m'avait dit être très satisfait, fait encadrer le tableau et suspendre mon œuvre dans un des murs de son appartement.

Il ne faut pas que j'oublie de parler du docteur Adell Roquas Pujol qui, comme son nom l'indique, était un pur catalan à la voix rocailleuse mais avec un charme irrésistible et qui faisait des ravages parmi les jeunes filles de la

bonne société du Mans. Il avait trouvé sa place en tant que chirurgien dans une clinique du Mans, dont le nom m'échappe. Ma sœur y était sensible, et lui, malgré le respect qu'il avait pour mon père, ne pouvait s'empêcher de lui faire une cour assidue.

Il jouait de la guitare et voulait donner des leçons à Daty. Ma mère, connaissant sa renommée, m'avait ordonné d'assister à ces cours pour parer à toute éventualité, mais j'étais, moi aussi, fascinée lorsqu'il nous jouait, entre autres, du Django Reinhard très à la mode à l'époque, son célèbre air « nuages », encore vendu de nos jours sous forme de CD, n'a rien perdu de sa séduction.

Il y avait aussi Luciano, un garçon de l'âge de mon frère, très poli, aux manières précieuses, j'apprendrai plus tard qu'il était « efféminé ». Il dansait divinement et était très érudit, j'aimais bien sa compagnie. Plus tard, après la libération, nous ferons ensemble des concours de danse, ma mère m'y autorisant, car elle en déduisait qu'en sa compagnie, ma vertu n'avait rien craindre.

Je continue.

Après un été occupé à notre installation (Les Oyon, Hubert et Devambé nous avaient fourni

du mobilier et ustensiles de cuisine) notre vie s'organise : Ma sœur âgée de 18 ans restera à la maison pour aider notre mère aux travaux ménagers.

Après le certificat d'études, qui à l'époque était obligatoire avant d'entamer le secondaire, mon frère et moi prenions le chemin du lycée.

Les soirées étaient dédiées à l'étude. Je dois ma connaissance de l'anglais au couvre-feu de 20 heures. Pas de télévision à cette époque, le poste radio émettait des chansons sirupeuses ainsi que de la propagande. Nous réussissions à capter radio Londres et son fameux « Radio Paris ment, Radio Paris ment, Radio Paris est allemand » suivi de messages codés que mon père écoutait attentivement malgré le brouillage. Il ne nous restait que la lecture (nous nous rendions tous les samedis à une librairie de prêt pour nous approvisionner) et l'étude de l'anglais que notre père nous dispensait.

Nous avons lu, et je n'exagère pas, des centaines de livres pendant les quatre années qu'a duré l'occupation. Il m'en est resté une boulimie de lecture qui coûte cher à mes yeux et à mon porte-monnaie.

Après les cours au lycée, deux fois par semaine, ma sœur venait me rejoindre et nous nous ren-

dions à l'École des Beaux-Arts du Mans pour suivre les cours du soir.

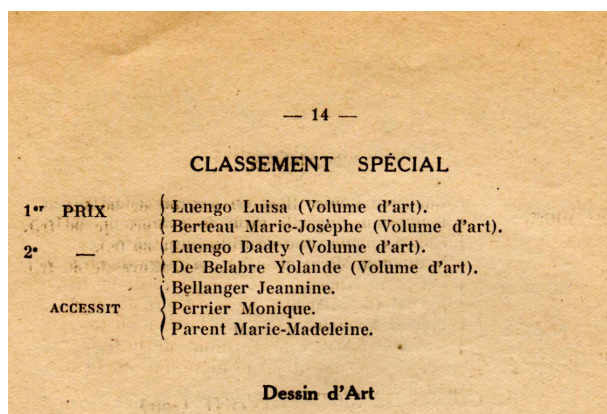
Daty était devenue une jeune fille d'une beauté époustouflante, elle ressemblait à la vedette à la mode Danielle Darrieux, mais en mieux : une abondante chevelure brune ondulée, le teint clair hérité de notre mère, l'ovale de son visage parfait et pourvu d'un front haut, le tout éclairé par des yeux verts aux longs cils, sa taille, grande pour l'époque, était svelte avec des jambes interminables. Les deux premiers enfants de mes parents étaient une véritable réussite !

...J'avais des dispositions, aux dires du professeur de l'École des Beaux-Arts, qui s'étant invité à la maison pour suggérer à mes parents de m'orienter vers les arts plastiques et m'inscrire à la rentrée à l'École des Beaux-Arts de Paris mais ceux-ci, ne voyaient pas d'un bon œil cette perspective, surtout mon père qui, malgré ses idées progressistes, ne concevait le futur de ses filles autre que celui de « femme au foyer ».

D'un optimisme à toute épreuve il ne doutait pas de notre retour triomphal après la fin de la guerre. Nous devions donc nous instruire mais n'avions pas besoin d'acquérir un métier.

Ma mère n'était pas tout à fait d'accord avec

lui, mais n'avait pas le droit de le contrarier. J'avais pourtant les meilleures notes et suis restée première de la classe pendant les deux années que nous avons fréquenté ces cours. Par la suite, l'école avait été fermée, le directeur, juif, ayant été arrêté et déporté en Allemagne. Je n'ai jamais su s'il avait pu survivre aux horribles traitements qui lui avaient été réservés.



*Extrait du carnet de distribution des prix
de l'École Municipale d'Art Appliqué du Mans*

1940-1941

C E fut un horrible hiver, l'un des plus froids de la décennie.

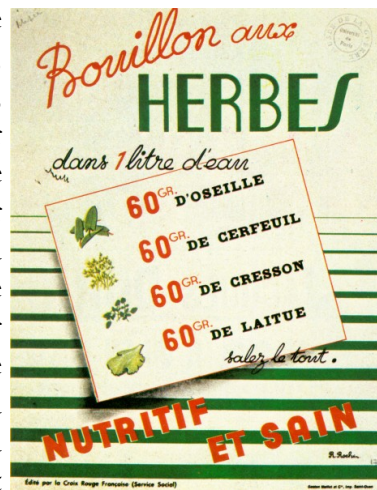
Nous ne disposions que d'un petit poêle dans le séjour. Dès notre maigre souper fini nous nous couchions emmitouflés un bonnet sur la tête. Non habitués à des hivers polaires nous n'avions pas encore acheté des couvertures en quantité suffisante et n'avions, du reste, pas les moyens d'en acquérir. Nous avons en espagnol un dicton que l'on peut traduire comme suit : « Que Dieu ne t'accable de tous les maux que tu puisses supporter ». C'est une grande vérité, l'être humain est un animal très robuste qui peut endurer les plus rudes épreuves sans sombrer.

Le ravitaillement devint un problème majeur car l'occupant avait fait main basse dans les réserves alimentaires des pays occupés. Nous avions des tickets de rationnement mais les quantités octroyées étaient dérisoires, surtout qu'il fallait faire des queues interminables et que lorsque, après des heures d'attente, nous arrivions devant la porte du magasin, souvent, un préposé sortait un écriteau indiquant : plus de pain, plus de pommes de terre, plus de...

etcetera, c'était très frustrant. Nous avions les doigts des mains très gonflés et rouges et la douleur que cela produisait était presque intolérable, il s'agissait d'engelures dues au froid doublé de la malnutrition ;

Il restait le marché noir (trop cher) ou le système D (comme débrouillardise) c'est celui que nous avons choisi.

Nous avons commencé par exploiter les possibilités de notre jardin. Planté des pieds de tomates, des pommes de terre et acheté un clapier où mon père avait entrepris l'élevage de lapins. Encore fallait-il les nourrir... c'était de notre ressort. À notre corps défendant, nous les enfants, devons aller chercher l'herbe qui poussait sur les bas-côtés de la route mais elle était rare, car d'autres que nous ayant eu la même idée, la cueillette était maigre. Nous



Recette bouillon aux herbes

devions aller de plus en plus loin pour en trouver.

Pour aller quémander dans les fermes environnantes des denrées précieuses telles que beurre, lard, œufs ou pommes de terre nous devions enfourcher nos bicyclettes dont les pneus, introuvables dans le commerce, étaient remplacés par un astucieux assemblage de bouts de tuyau d'arrosage. Je dis nous, en fait cette corvée c'était moi qui l'assumait, mon frère et surtout ma sœur étant trop timides pour aller demander une de ces douceurs et d'en discuter le prix. Lors d'une de ces « promenades » au retour (je n'avais dans ma musette que quelques œufs et deux ou trois kilos de pommes de terre) j'avais été interpellée et délestée de mes victuailles par une des patrouilles allemandes qui sillonnaient les routes, j'avais été aussi sermonnée et eu une truille terrible. Je m'étais tirée à bon compte mais les allemands partis il m'avait fallu du temps pour reprendre les forces nécessaires à la poursuite de mon retour à la maison.

Été 1941

NOS parents nous permettaient de fréquenter les « Bains Bis » c'était une aire à l'orée de la rivière l'Huisne, aménagée pour faciliter les sports nautiques, là nous rencontrions des amis et avions créé une bande que nous avions nommée « Les Brutaloïdes ».

Les rivières, à cette époque, n'étaient pas polluées et il était très agréable de s'y baigner. Mon frère et moi aimions beaucoup nager et avions passé un concours de crawl, je ne



« Les Brutaloïdes »

me souviens pas de la distance à parcourir mais à contre-courant, j'étais arrivée épuisée mais ravie.

Encore une prouesse, plutôt bêtise de ma part : un pont enjambait l'Huisne et un des « Brutaloïdes » je ne me souviens plus du nom,

Bernard ou René, m'ayant mise au défi de plonger du haut du pont, le relevai, mais imprudente je n'avais pas vu que le niveau de l'eau rendait l'action dangereuse. Je me suis presque assommée et ils m'ont repêchée titubante le nez cassé et écorché. Cela aurait pu être beaucoup plus grave, mais la chance était sans doute avec moi, car à posteriori je reconnais que j'avais été un peu folle de vouloir me singulariser. À la maison j'avais été sévèrement punie : plus de sorties pendant deux semaines !

En hiver nous avions aussi, les dimanches, l'autorisation de nous rendre en « ville ».

Toujours chaperonnées par notre frère, nous prenions les bus et nous rendions dans un café-bar place de l'étape ou nous avions nos habitudes, nous y rencontrions quelques membres de notre secte parmi lesquels René était le plus spectaculaire, un pur zazou.



Zazous (photo après guerre)

Les zazous je dois les décrire : cheveux longs et broussailleux à la propreté plus que douteuse, petite moustache, veste longue, souvent à carreaux leur balayant le bas des cuisses, pantalon tuyau-de-poêle et un parapluie, toujours un parapluie avec lequel ils prenaient des poses avantageuses mais qui leur servait à l'occasion à se défendre des agressions des sbires de Vichy lesquels les attaquaient avec des ciseaux pour les délester de leur chevelure. On ne risquait pas de les confondre avec les jeunes gens des chantiers de jeunesse du Maréchal et encore moins avec les miliciens de François Darlan notoire collaborateur du gouvernement de Pétain.

Les zazous les plus audacieux arboraient des insignes, rondes, jaunes, de la même taille que celles que les fils d'Israël étaient obligés de porter pour indiquer leur appartenance, mais avec des slogans tels que jazz, zazou ou goy... C'était leur manière de s'opposer à l'occupant et très courageux de leur part.

René et tant d'autres disparurent un beau jour ayant rejoint le maquis plutôt que de se soumettre au travail devenu obligatoire en Allemagne pour les jeunes de plus de 18 ans.

Je garde une certaine nostalgie de cette époque, nous étions jeunes, la boisson servie : un bouil-

lon cube dissous dans de l'eau : un régal. Après ces agapes nous jouions au ping-pong dans l'arrière salle de « notre café-bar » ou allions au cinéma voir un film français autorisé par la censure ou quelques fois allemand. Nous avions aussi, notre mère nous l'ayant permis, suivi des cours de danse tenus par Monsieur et Madame Pigenet, Nous y avons appris les pas compliqués du tango, le fox-trot et bien sûr le « pasodoble » où j'excelsais. J'aimais beaucoup danser et cela m'est resté.

Malheureusement les professeurs étant juifs, ils portaient le brassard jaune, nous ne pûmes fréquenter les cours très longtemps car un jour nous trouvâmes la porte close avec une inscription « Jude » J'ai su plus tard qu'ils avaient été déportés, comme beaucoup d'autres, dans un des camps de la mort en Allemagne.

À la maison, mon père recevait beaucoup de visites pour des conciliabules dont nous étions proscrits. Les Oyon, un espagnol nommé Alberto et d'autres personnages inconnus pour moi. J'avais découvert, aussi, que mon père avait un poste émetteur pour servir ses activités dans la résistance, il le cachait dans l'appentis du jardin, derrière les cages aux lapins.

Un jour j'avais surpris une discussion très, très animée entre nos parents, ma mère semblait s'inquiéter des possibles répercussions que ses agissements pourraient avoir et du danger que cela supposait pour nous. J'ai toujours considéré le couple que mes parents formaient à celui de Don Quijote et Sancho Panza, mon père étant le chevalier idéaliste et rêveur et ma mère les pieds bien ancrés sur terre. Ce que ma mère ignorait c'est que nous y étions déjà plongés dans la résistance active, mon frère passait des messages à ses professeurs et ma sœur en convoyait,

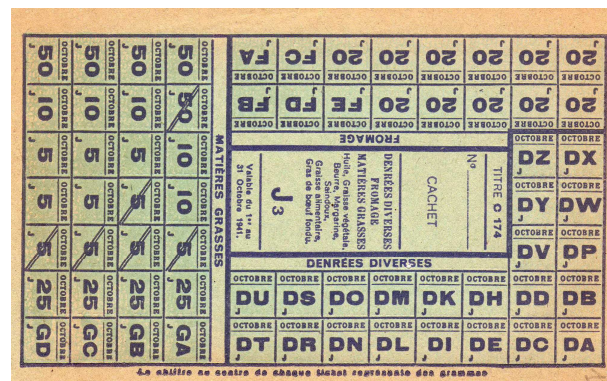
*Papa*

j'ai su plus tard qu'elle faisait des rouleaux des messages ou consignes qu'elle introduisait dans le creux des guidons de sa bicyclette.

Moi j'étais aussi impliquée à mon insu puis partie prenante. Mon père avec motif de me faire visiter des musées, nous nous rendions à Paris, là il rencontrait des personnages qui m'étaient inconnus et qui, faisant semblant d'admirer les œuvres, entamaient des conversations animées et discrètement échangeaient des documents.

À la fin des visites nous allions tous les deux au restaurant.

Les tickets de rationnement pour adultes ne permettaient que des menus plus que maigres, moi en tant que J3, avais droit à un repas amélioré. Je faisais semblant de ne pas avoir faim et passais dans l'assiette de mon père ce que je disais ne pas aimer, il était tellement maigre !



Tickets J3.

J'ai des photos de cette époque que je ne peux regarder sans que les larmes me montent aux yeux, nous étions très proches, j'avais souvent remarqué qu'il minimisait mes incartades et prenait ma défense lorsque ma mère se plaignait de ma notoire insubordination.

Hiver 1941-1942

LE rationnement était de plus en plus sévère, j'ai encore le goût du pain pétri avec $\frac{3}{4}$ de son et $\frac{1}{4}$ de farine. Notre mère disait qu'il n'était même pas bon pour notre chien Kouki. Mais je n'ai rien dit sur lui ! Kouki était un corniaud que nous avons recueilli lors de notre arrivée à la Cité des Pins et qui nous suivra jusqu'à son trépas. Lorsque il s'est présenté devant notre porte il faisait pitié, à l'origine blanc, mais tellement sale qu'il était d'une couleur incertaine entre marron et jaune et puait à quelques mètres à la ronde. Nous l'avions dégrasé par un bain vigoureux et découvert qu'il avait des cicatrices, sans doute avait-il été battu. Les chiens, à cette époque, ne jouissaient pas des égards et soins qui sont dispensés de nos jours aux animaux de compagnie. Kouki, j'avais demandé qu'on lui attribue ce nom, a été un membre à part entière de la famille et a souffert, comme nous, de la faim et du froid.

Le froid de cet hiver ! Les tickets de rationnement, qui nous allouaient aussi le charbon pour cuisiner et nous chauffer, avaient été revus à la baisse (comme tout) et nous nous rendions dans les bois environnants chercher des brin-

dilles ou des bouts de bois pour alimenter notre petit poêle, mais là encore, tout le monde faisant de même il n'y avait pas grand-chose à ramasser.

Nous nous couchions de bonne heure, emmitouflés et un bonnet de laine sur la tête. Ma sœur et moi avions décidé de dormir dans le même lit pour profiter mutuellement de notre chaleur animale. Mon frère faisait dormir Kouki sur son lit, qui n'en demandait pas tant et qui, après

s'être pelotonné
poussait
des
bruyants
soupirs
de bonheur.



Bernal et Kouki

Nos fidèles Bernal & Co. bravant le péril d'être surpris dehors après le couvre-feu, se rendaient à la gare de triage toute proche pour voler un peu du charbon destiné aux locomotives, pour leur usage mais aussi pour le nôtre et ce, malgré les remontrances de mon père qui leur disait que leur agissement était trop dangereux.

Ils étaient, eux aussi, impliqués dans la résistance active et employés en tant que main-d'œuvre dans cette gare en profitaient pour saboter ce qui pouvait l'être.

Si les allemands la première année d'occupation s'étaient montrés magnanimes, la suite n'en fut pas de même. Les actes qu'ils appelaient de terrorisme étaient suivis de répressions



Octobre 1942 Cité des pins, à ma gauche papa, puis maman, Daty, León, une estafette à vélo et Kouki bien sur.

féroces de leur part. Sur les murs étaient placardés des photographies des résistants arrêtés, les visages tuméfiés par les sévices subis, sans doute pour dissuader par la terreur des futurs candidats à la résistance. C'était très impressionnant

et j'avais des frissons en pensant que cela pouvait très bien nous arriver.

Certaines nuits un jeune homme blond, de haute stature venait rendre visite à mon père. Il s'agissait d'un anglais que ma sœur et moi trouvions très beau, paré de mystère nous nous imaginions héroïnes d'un film d'espionnage.

Bien entendu cet homme ne venait que pour échanger des renseignements et des documents liés à la résistance car nous ne pouvions plus nous servir de l'émetteur et avions été obligés de nous en séparer, l'occupant sillonnant les rues dans des véhicules équipés de radiogoniomètre pour localiser les « terroristes ». Moi j'étais partagée entre la peur des conséquences et l'excitation de l'aventure que nous vivions. J'avais l'impression d'être un protagoniste de roman.

1943

LA répression devint plus féroce. Tounet fut arrêté dans son lieu de travail par la milice française, sans doute dénoncé par un autre membre de son réseau arrêté et torturé pour le faire parler, prévenus Bernal, Horacio et Vincente réussirent à s'enfuir et disparaître dans la nature.

Compte tenu des liens qui nous unissaient il était évident que nous allions être interpellés. Nous détruisîmes dans l'urgence tout ce qui pouvait nous démasquer. Il nous était impossible de partir tous les cinq et pour aller où ? Il n'était pas question de nous adresser aux Oyon ou Hubert qui, eux aussi, risquaient d'être arrêtés, notre père n'envisagea à aucun moment de partir seul craignant les possibles représailles que la gestapo ne manquerait pas d'exercer sur sa famille pour la faire parler.

Dans l'angoisse nous attendîmes.

Cela ne tarda pas, un matin à 06h00 c'est la règle de la police en France, on frappa à notre porte avec violence. La milice, la terrible milice française, encore plus acharnée à trouver du terroriste que les allemands, et c'est peu dire... On nous somma de nous aligner contre le mur

pendant qu'ils fouillaient la maison, tout y passa, les armoires, les casseroles et j'en passe. Ils



Juillet 1943 Cité des pins de droite à gauche Daty, León et moi

ne trouvèrent rien mais, zélés, emmenèrent avec eux mon père et frère pour des interrogatoires plus poussés. Après leur départ j'ai dû nettoyer le carrelage car sans pouvoir me retenir j'avais uriné debout comme un chien craintif (notre Kouki ne pouvait être grondé sans « s'oublier »). Heureusement ils ont été libérés et revenus à la maison dans la journée, mais ce détail je ne l'ai su que récemment, mon frère me l'ayant dit lors de l'une de nos conversations téléphoniques où nous évoquions notre jeunesse.

J'avais complètement effacé de ma mémoire les heures qui avaient suivi la visite de la Gestapo française. Je croyais que les miliciens français étaient partis sans plus, n'ayant pas trouvé ce qu'ils cherchaient.

L'année 1943 passa sans être de nouveau inquiétée. Année très difficile, du reste je ne garde en mémoire aucun détail marquant sinon la faim qui tirillait en permanence mon estomac. Il me suffisait de vivre, mal, et de faire passer le temps en étudiant avec rage pour me remplir la tête d'autres sujets que celui des menaces qui se profilaient.

1944 Horrible année...

LES bombardements des alliés des points stratégiques se faisaient de plus en plus fréquents.

Cela nous remplissait d'effroi mais était compensé par l'idée que les forces alliées étaient passées à l'offensive en s'attaquant à l'occupant. La résistance n'était pas en reste, la destruction de voies ferrées par les cheminots désorganisait les convois des nazis et retardait, aussi, la déportation des résistants arrêtés ainsi que les juifs.

Notre père avait voulu construire un abri dans le fond du jardin mais ayant réalisé que c'était une entreprise trop longue à réaliser il avait conçu une autre solution. Avec son esprit scientifique il nous avait expliqué que lors de l'effondrement d'une maison l'escalier était le dernier élément à résister, aussi avait-il amarré un matelas sous la cage d'escalier et nous nous réfugiions sous cet abri de fortune dès qu'une alerte sonnait, Kouki y était convié et il se lovait, secoué par des tremblements, entre nos jambes.

Il nous avait donné aussi des consignes de survie et expliqué que lorsque l'on entend une bombe tomber il y a lieu d'interpréter le bruit : sifflement elle n'est pas pour nous, bruit sacca-

dé elle nous est destinée, dans ce dernier cas il faut s'agenouiller, baisser la tête, se boucher les oreilles et laisser la bouche entrouverte. Pas rassurant m'étais-je dit !

Du fait de la proximité de notre maison de la gare de triage et les bombardements étant de plus en plus rapprochés notre vie était devenue très difficile à supporter. Au vu des dégâts que nous voyions dans les alentours occasionnés par les bombes notre confiance dans l'abri sous l'escalier nous semblait dérisoire.

Notre quartier avait été épargné mais dans la cité des pins un grand nombre de maisons avaient été détruites.

Je garde un souvenir macabre d'un de ces bombardements qui duraient parfois plus d'une demi-heure. Sortis de notre abri après la sirène de fin d'alerte, nous nous étions rendus dans la zone atteinte car nous avions des amis et là j'avais vu, et cette vision ne m'a jamais quittée, des débris de ce qui avait été un être humain répandus près de sa maison en ruines, sans doute était-il sorti de la maison au même moment que la bombe éclatait. Il n'y avait pas d'aide psychologique pour les traumatismes subis, nous devons trouver en nous le ressort nécessaire pour surmonter les épreuves que le des-

tin nous dispensait. Je pense que cela n'est pas plus mal car on s'aguerrit et aide à trouver en soi plus de force dans les durs combats que la vie peut nous réserver.

Le bombardement qui avait eu raison de notre maison s'est finalement produit le 14 mars 1944.

Nous étions sous l'escalier et avons clairement entendu le bruit saccadé de la bombe qui nous était



La maison après le bombardement

destinée. La déflagration: un fracas de fin de monde, puis dans un premier temps le souffle de l'explosion fait manquer d'air, on étouffe, puis cet air revient avec une force inouïe accompagné de gravats, poussière de ciment et c'est encore plus éprouvant ! Nous avons attendu, longtemps, avant de sortir de notre abri, titubants, mais sans blessures physiques, des décombres de ce qui avait été notre « home ». Encore, là, une absence de souvenirs ne me permet pas de décrire la suite immédiate.

Je nous revois sur la route, tels des romanichels, mon frère et mon père marchant à côté d'une charrette où était empilé ce que nous avions pu récupérer parmi les gravats. Elle était tirée par un mulet efflanqué et conduite par un très vieil homme. Ma mère, très pâle les yeux secs d'avoir trop pleuré ne proférait pas un mot, Kouki trot-tinait la queue entre les pattes, Daty ne cessait de pleurer, nous étions anéantis. Pas de camions de déménagement à cette époque car toutes les voitures ou camionnettes avaient été réquisitionnées par l'ennemi. Nous nous rendions à un village « Maisons Rouges » distant d'une vingtaine de kilomètres du Mans où résidait la famille du commandant Degrado, un autre émigré espagnol, qui nous avait trouvé un logis de fortune près de leur maison.

Notre logement : une grande cuisine ouvrant sur la route et une chambre, les commodités : l'eau qu'il fallait aller pomper dans la cour de la ferme et les toilettes dans une cabane, équipée d'une table perforée d'où sortaient des effluves malsaines et des mouches bien nourries, noires et poilues, grasses comme des loches.

Le soir nous étalions deux matelas dans la cuisine à même le sol, le plus petit était destiné à mon frère et l'autre aux deux filles, dans la

chambre un lit bancal servait de couche à nos parents.

Notre installation n'a duré que quelques jours car d'autres épreuves nous attendaient autrement plus tragiques.

Le 23 mars 1944 de triste mémoire ! Le soir pas de retour de notre père et de notre frère. Veillée funèbre, nous craignons le pire et n'avions pas tort.

Esteban, un espagnol que j'avais reconnu comme étant une de nos rencontres à Paris lors de nos visites dans les musées, bravant le péril se présenta chez nous le surlendemain, vers minuit, pour nous annoncer que le réseau Ouest France, localisé à Rennes, avait été démasqué et tous ses membres arrêtés par la Gestapo.

Je revois cet homme, harassé, les souliers aux semelles complètement élimées. S'échappant miraculeusement de la rafle, il avait marché deux jours durant pour prévenir mon père mais malheureusement il était arrivé trop tard. En voyant ce qui avait été notre demeure à la Cité des Pins il avait imaginé le pire. Je ne sais pas comment, il avait obtenu notre nouvelle adresse.

Nous lui avons offert l'hospitalité pour la nuit mais l'avait déclinée et après une frugale colla-

tion il était parti s'enfonçant dans la nuit. Nous ne l'avons plus jamais revu.

Son souvenir me hante après tant d'années et je me demande encore s'il a survécu et si oui ce qu'il est devenu.

Nous avons eu la joie, deux jours plus tard, de voir arriver mon frère mais dans un triste état, je me passe de commentaires. Il avait fait le chemin à pied malgré ses blessures et sa faiblesse.

Plus tard il nous avait expliqué que compte tenu du grand nombre des personnes arrêtées les plus jeunes, après sévices, avaient été libérés. Mon frère en faisait partie ainsi que les deux frères Oyon, par contre les gros poissons : mon père, Monsieur Oyon et son épouse ainsi que le couple Hubert, le maire et l'archevêque du Mans parmi tant d'autres, avaient été gardés. Je me souviens d'avoir ressenti une douleur insupportable car malgré mon jeune âge je pressentais ce que mon père allait endurer.

León ne resta avec nous que le temps de se refaire une santé, et malgré nos suppliques quitta la maison pour aller rejoindre les forces de la résistance ce qu'il nous disait être son devoir.

La survie s'organisa, ma mère et Daty restaient à la maison, moi enfourchant ma bicyclette partirait tous les matins au Mans finir

l'année de terminale.

Après les cours au lycée j'allais, régulièrement dans l'épicerie près de la Cité des Pins où lors de notre séjour j'avais fait la connaissance de la fille des patrons d'un âge proche du mien. Nos idées concernant la collaboration différaient des leurs



Feuille de tickets de pain.

(ils étaient des ardents admirateurs du modèle allemand) mais l'estomac ne faisant pas de politique il m'était arrivé par le passé de travailler chez eux le samedi en échange de quelques denrées pouvant agrémenter notre maigre ordinaire. Mon travail consistait à comptabiliser et coller les tickets de rationnement sur les planches prévues à cet effet. J'avais décidé de continuer à me rendre chez eux car j'étais heureuse d'aider ainsi ma mère. Je ne savais pas si mes employeurs étaient au courant de l'arrestation de notre père ou s'ils le savaient ne voulaient pas en parler, du reste je pense qu'une certaine inquiétude commençait à poindre parmi les collaborateurs, la fière armée allemande essayait des revers très importants sur le front de l'est et les États Unis

d'Amérique avec leur puissance industrielle construisaient des avions qui bombardaient les villes du Reich.

Une fois par semaine j'allais rue des Fontaines où était localisée la gestapo française. L'adresse avait une réputation sulfureuse car c'était là où étaient emprisonnés et soumis « à la question » les résistants des rafles du mois de mars. J'étais chargée de porter à mon père du linge propre et on me remettait ses chemises à nettoyer, La première étant maculée de sang, je ne l'avais pas remise à maman et lavée à son insu, dans une de celles qui ont suivi, mon père avait réussi à nous passer des messages nous demandant de partir en Espagne. Il devait, sans doute, être très inquiet sur notre sort. Il les écrivait sur des minuscules morceaux de papier qu'il introduisait dans les cols des chemises, là où sont posées les tiges pour les tenir bien droites.

Ce que je ne disais pas c'étaient les douleurs intolérables au bas ventre que j'endurais. Il m'arrivait, lors de trajets, de devoir descendre du vélo et m'étendre sur le bas-côté de la route, le temps que la crise durait. Je ne voulais pas inquiéter ma mère pour ces broutilles que je pensais bénignes, elle qui avait supporté ces der-

nières années tant d'épreuves autrement plus graves.

Pour survivre, ma mère et Daty, allaient dans les fermes environnantes se louer comme journalières. Elles ravaudaient souvent des guenilles : vieilles blouses des fermières, des chaussettes, maillots de corps de leurs hommes, corsets malodorants auxquels manquaient des boutons et j'en passe, en échange elles rapportaient à la maison des denrées précieuses pour l'époque.

L'épouse du commandant Degrado, notre voisine, était restée seule avec son fils Mauricio de trois ans mon cadet, son mari étant parti aussi rejoindre le maquis, nous nous remontions le moral comme nous le pouvions en attendant des jours meilleurs qui ne nous semblaient pas trop éloignés car nous écoutions les messages de radio Londres qui nous mettaient au courant des déroutes que nos ennemis essuyaient en Russie. Une centaine d'années plus tôt les troupes de Napoléon (que j'assimile à Hitler dans sa folie de vouloir asservir les peuples d'Europe) avaient subi le même sort et cela ne leur avait pas servi de leçon, l'implacable hiver russe, arme imparable, décimait les troupes allemandes. Les États-Unis d'Amérique, (ils étaient

entrés dans le conflit suite à l'attaque surprise de leur base de Pearl Harbour par les Japonais) avaient déclaré la guerre au Japon. Hitler avait, à son tour, déclaré la guerre aux USA, mauvais calcul de nos ennemis, nos nouveaux alliés faisant tourner à plein régime leurs usines pour fabriquer l'armement de guerre nécessaire à leur victoire.

Le Canada et l'Australie ne restèrent pas neutres, d'importants contingents de volontaires furent convoyés en Angleterre en prévision du jour J.

La machine de guerre allemande était grippée en partie par manque de carburant. Le conflit qu'ils avaient étendu aux déserts de l'Afrique du Nord pour s'emparer de l'indispensable pétrole ne tournait pas à leur avantage et ils avaient subi des défaites fatales.

Ne pouvant s'approvisionner, leurs avions restaient cloués au sol. Les Alliés avaient la suprématie de l'air et les villes allemandes, pilonnées par leur aviation, n'étaient plus que des amas de ruines.

L'armée de l'ombre en France, malgré la saignée subie dans ses rangs ce printemps 1944, était de plus en plus efficace et désorganisait les convois de l'ennemi.

Vint un matin pluvieux du mois de juin.

La nouvelle se répandit comme une traînée de poudre. Le débarquement des Alliés sur les côtes françaises tant espéré s'était enfin produit ce 6 juin.

Notre joie était immense, nous voyions se profiler la fin du cauchemar vécu ces dernières années et l'espoir de revoir notre père qui n'avait pas encore été déporté en Allemagne.

Mais là, notre espoir fut de courte durée.

Fin juin, je ne sais plus quel jour, me présentant Rue des Fontaines avec du linge propre à échanger, le préposé, avec un sourire sardonique m'annonça que mon père n'avait plus besoin de mes services, car il avait été « déplacé »

Je savais ce que cela voulait dire : déporté, l'horreur, et encore nous ne pouvions pas imaginer le traitement que des hommes réservaient à d'autres êtres humains dans les camps de la mort ! Je suis partie anéantie et me suis retrouvée dans un jardin public, à l'abri de regards pour pouvoir sangloter à m'en rendre malade. Je ne me souviens, encore pas, des heures qui ont suivi, ni ce que j'ai fait ou dit en rentrant à la maison...

Mon état de santé se dégradait et j'avais de

plus en plus du mal à cacher à ma mère les crises qui me faisaient tordre de douleur, elle commençait à s'en inquiéter mais ne voulait pas solliciter le docteur Adell et le mettre en danger par notre fréquentation. A Maisons Rouges il n'y avait qu'un rebouteux que ma mère ne voulait pas consulter, elle pensait aussi, je crois, que j'avais des désordres hormonaux propres à mon âge.

Nous suivions à l'aide du poste TSF l'avancée des forces alliées avec notre voisine Josefina Degrado, et postées derrière la fenêtre de la cuisine, voyions passer les troupes allemandes sur la route se dirigeant vers l'Est (le hameau de Maisons Rouges se trouvait sur la route de Le Mans - Laval.). Les fiers soldats de la Wehrmacht n'étaient plus que l'ombre de ce qu'ils avaient été, dépenaillés, visiblement affamés, pour un peu ils nous auraient fait pitié ! L'une de ces loques ambulantes frappa à notre porte pour nous demander à boire et ma mère malgré son aversion et le ressentiment qu'elle leur portait, lui donna un verre d'eau. Leur débâcle nous rappelait les mauvais souvenirs de la nôtre cinq ans plus tôt. On ne peut pas rester insensible aux malheurs d'autres êtres humains entraînés dans des situations dont ils ne portent

pas toujours la responsabilité.

Cette « collaboration » fut de courte durée, le bruit d'une forte explosion vint interrompre la trêve, l'allemand regagna la file de débandade et nous, nous rentrâmes dans le fond de la pièce le plus éloigné de la façade de la maison, là, le cœur battant à tout rompre, attendîmes la fin de l'affrontement.

Quelques heures plus tard, le calme étant revenu, nous nous hasardâmes à nous approcher de

la fenêtre
car nous
entendions
toujours des
bruits de
pas, mais
une joie, un
bonheur
intense
nous enva-
hit en
voyant que
les soldats
arboraient
un autre
uniforme, il
s'agissait



8 août 1944 Maison Rouge nos libérateurs.

cette fois des soldats américains qui marchaient en file des deux côtés de la route, le fusil prêt à toute « éventualité ». Il s'agissait de l'avant-garde de l'armée de libération car, peu après, ces files de fantassins encadraient des tanks aux bruits assourdissants qui faisaient trembler les parois de la mesure que nous habitions.

Nous sortîmes sur le pas de la porte, la larme à l'œil de bonheur, pour les acclamer et fûmes surprises de recevoir, par paquets, des bonbons, chewing-gum et autres douceurs dont nous avions perdu le goût jetées vers nous de la hauteur des tourelles des tanks.

Je ne pus en profiter longtemps car si mon palais était content une crise d'appendicite aiguë me terrassa deux ou trois jours plus tard. Je ne pouvais plus feindre devant ma mère qui ne méritait pas cette nouvelle épreuve. Que faire dans ces circonstances ? Le Mans libéré il fallait de toute urgence contacter le docteur Adell, ma sœur s'en chargea, enfourchant sa bicyclette elle se rendit à la clinique où il opérait et qui par chance le trouva. Adell se débrouilla pour trouver un véhicule que je sus plus tard être une charrette de laitier, et vint me prodiguer les premiers soins puis me faire transporter, en guise d'ambulance dans la même charrette, à sa cli-

nique pour y être opérée de toute urgence.

La suite reste un brouillard dans mes souvenirs. Je sais être restée dans cette clinique des longs jours, les antibiotiques n'existaient pas à cette époque, en guise de soins, pour soigner ma péritonite, on me posa un drain pour faire s'écouler les pus et autres plaisanteries et une poche de glace sur le ventre pour empêcher la surinfection, ma vie ne tenait plus qu'à un fil – qui a tenu puisque me voilà ici et maintenant encore. Mais cet épisode m'a privée de participer et jouir des bonheurs dispensés par cette libération tant attendue.

....Je ne retournai pas à Maison Rouge. Pendant mon hospitalisation qui avait duré plus de deux mois, ma mère s'était vu offrir un appartement au rez-de-chaussée d'une maison sise au 37 rue du Miroir, elle appartenait à la famille Lefebvre dont le père, architecte et résistant avait pu échapper à la rafle de mars 1944. Mais, il y a toujours un « mais » l'épouse de notre bienfaiteur ne supportant pas les animaux nous avait ordonné de ne pas garder notre chien dans la maison. Sans jardin nous ne pouvions consigner Kouki que dans la cave. La suite à laquelle nous ne nous attendions pas fut que cette très mauvaise personne en profita, car elle avait aus-

si accès à la cave, pour y déposer de boulettes de viande empoisonnée et se débarrasser de notre chien. J'ai eu, nous avons eu beaucoup de chagrin en trouvant le matin notre pauvre Kouki la gueule remplie de mousse, incapable de japper et dans le regard une terreur indicible. Oui j'ai maudit la démonique épouse de notre logeur et j'espère que cette horrible mégère ne l'a pas emporté au paradis.

Nous ne restâmes pas chez les Lefevre, nous ne pouvions pas supporter la vue de la tortionnaire, aussi nous avons trouvé par le truchement d'une amie de ma sœur un minuscule appartement place de l'Étape.

1945

DATY avait trouvé un emploi d'aide comptable dans un commerce en gros de vins et spiritueux, le nom de la société: Boisvin (le nom du président et patron !) je ne l'invente pas.

Moi je m'étais vu offrir un « job » temporaire à la mairie du Mans au bureau des logements où nous tenions un registre des appartements vides susceptibles d'être réquisitionnés. Les demandeurs ne manquaient pas, les bombardements des Alliés ayant détruit en partie Le Mans.

J'étais loin d'être jolie mais avais un certain succès auprès de la gente masculine, j'avais un collègue qui me courtsait mais ma tactique imparable pour éloigner les importuns : faire celle qui ne comprend pas et mon chef de service m'ayant proposé de me montrer chez lui des cartes postales de Barcelone je lui avais rétorqué que cela ne valait pas la peine car je connaissais très bien cette la ville y ayant séjourné pendant quelques années. On disait de moi dans les bureaux que j'étais trop fière pour ma condition.

Nous n'avions pas de nouvelles de mon frère et ma mère se faisait beaucoup de soucis à son égard. Je pouvais la comprendre car moi-même

éprouvais une inquiétude lancinante qui, par la suite ne se trouva pas sans raison...Maman fut un jour contactée par un commandant des forces françaises de libération l'enjoignant de se rendre à Toulouse puis Pau où mon frère était hospitalisé.

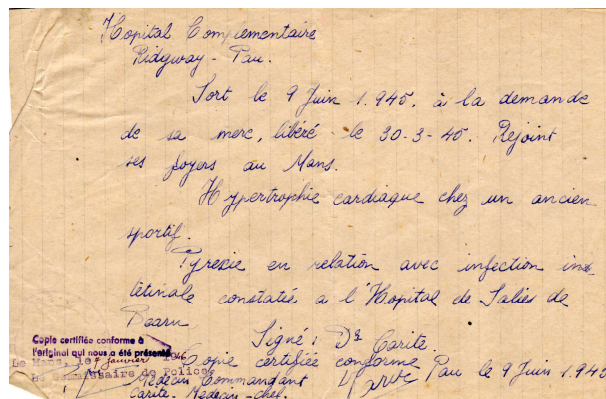


León à l'hôpital de Salies de Béarn.

Elle entreprit le voyage qui fut très éprouvant. Beaucoup des voies ferrées ayant été détruites, les nombreux changements des moyens de locomotion pour se rendre dans le sud de la France s'étaient soldés par un voyage de plus de trois jours ! Nous apprîmes lors de son retour que León était gravement malade ayant contracté une tuberculose intestinale. On ne permit pas à maman de le ramener, même pas en ambulance et ils la prièrent de rentrer au Mans. C'étaient des temps difficiles et maman était

désorientée, anéantie par le sort. Que pouvait-elle faire ? On lui avait assuré que l'on soignait son fils et qu'ils le lui enverraient dès qu'il serait en meilleur état.

J'étais atterrée, j'avais interprété que cette invitation faite à notre mère signifiait que mon frère étant dans un état critique on la conviait à le voir une dernière fois !



Sortie de l'hôpital de León à la demande de maman.

Quelle ne fut notre surprise et notre bonheur mais aussi notre inquiétude en voyant arriver León à la maison deux mois plus tard, il avait été démobilisé et avait fait le voyage par ses propres moyens. Son aspect physique était impressionnant il ne pesait plus qu'une cinquantaine de kilogrammes pour sa taille de 1m80,

les cheveux rasés, titubant de faiblesse. Je me demande encore comment il avait fait pour ne pas s'effondrer en cours de route.

Le docteur Adell vint aussitôt et confirma une tuberculose intestinale, il ne nous cacha pas que les chances de survie de Léon étaient infimes, néanmoins il contacta aussitôt un collègue de renom le docteur Rabourdin, spécialiste de maladies intestinales pour mettre toutes les chances de son côté.

Alité León, compte-tenu de sa maigreur, souffrait d'escarres multiples et son opulente et belle chevelure qui jadis faisait l'admiration n'était plus qu'un souvenir, tous ses cheveux étant tombés et son crâne dégarni lui donnait l'apparence d'un forçat. Son alimentation posait problème dans ces temps difficiles car la dysenterie provoquée par sa maladie l'affaiblissait un peu plus chaque jour.

Je me souviens et revois maman allant dans le fond de notre jardinet pour pleurer à l'insu de son fils, c'était à peine supportable. Mais il fallait gagner notre vie et Daty et moi-même nous rendions tous les jours à nos bureaux respectifs. Notre frère n'avait pas perdu son sens de l'humour et il tenait la courbe de sa température agrémentée de croquis, en langage médical la

hausse s'appelle « clocher » ainsi donc il dessinait sur la feuille des clochers d'église dont la hauteur variait. C'est fort dommage que nous n'ayons pas gardé ces croquis.

Jeannine la fille de l'institutrice qui m'avait hébergée lors de notre arrivée au Mans en 1939 venait souvent nous rendre visite, élève à l'école d'infirmières elle s'était chargée de faire les piqûres ou autres soins préconisés par les docteurs Adell et Rabourdin pendant sa maladie. Elle était sortie de la clandestinité où elle s'était terrée avec sa mère pendant l'occupation pour éviter le zèle des milices françaises et de l'occupant.

Contre tout pronostic, León se remit lentement et au bout d'environ deux mois il pût se lever et commencer à marcher dans la chambre. Les docteurs Adell et Rabourdin n'en revenaient pas, pour peu ils auraient évoqué un miracle.

Lentement la vie devint plus clémente, mais l'angoisse qui avait été la nôtre concernant l'état de León étant passée au second plan, celle sur notre père revint plus lancinante d'autant plus que nous commencions à connaître les conditions d'emprisonnement dans les camps des prisonniers politiques en Allemagne. Nous attendions dans l'angoisse la fin des hostilités.

Encore un peu d'histoire : les instituteurs des écoles publiques en grande majorité socialistes ayant refusé de suivre les directives du gouvernement de Pétain qui obligeait le corps enseignant à faire siennes les ordres de discipline exigés par les Allemands ainsi que les programmes dictés par Vichy, étaient renvoyés sans autre forme de procès. Beaucoup d'entre eux rentrèrent dans la résistance et furent déportés comme le couple Hubert qui avait logé León lors de notre arrivée au Mans et qui périrent tous les deux dans un camp de concentration.

Jeannine très attractive et émancipée fréquentait un GI dont je ne me souviens plus le nom, ce fut une amourette sans lendemain, mais elle nous fit connaître un autre militaire du nom de Dino Cavicchioli lieutenant de carrière dans la military-police qui tomba fol amoureux de ma sœur et qui la demanda en ma-



Dino Cavicchioli.

riage. Daty n'y était pas insensible mais ne pouvait (ou voulait) donner suite à sa demande car sans perdre tout espoir, nous attendions le retour de mon père et que, d'autre part, elle craignait le déracinement que son acceptation impliquerait. Dino repartit dans son pays mais ne pouvant oublier ma sœur lui envoyait des lettres la suppliant de revoir sa position.

Si l'armée des Alliés réussit à libérer la France et les pays du nord de la botte nazie elle fut stoppée en janvier dans les Ardennes car les allemands mirent toutes leurs forces restantes à les empêcher de rentrer dans leur territoire. Ce calcul leur fut fatal, le front de l'est dégarni et l'hiver aidant les troupes allemandes furent décimées. Pour l'armée russe, la route vers Berlin ne fut plus qu'une promenade de santé. La population allemande allait payer cher les atrocités que les nazis avaient fait subir aux habitants des territoires occupés.

Des camps de concentration localisés dans l'est de l'Allemagne, au gré de l'avancée des alliés, les prisonniers commencèrent à être libérés et rapatriés dans leur pays. Peu en revinrent, les conditions de détention ayant été inimaginables, seulement les plus robustes purent survivre.

À leur arrivée ils étaient dirigés vers l'hôtel Lutecia à Paris et c'est là que les familles affluaient avec l'espoir de reconnaître un des leurs, elles affichaient leurs noms et photos espérant que les rescapés puissent les reconnaître. J'étais allée à Paris et placardé aussi une photo de mon père avec les indispensables références. L'état des rescapés ne me laissait pas beaucoup d'espoir que l'un d'entre eux puisse le reconnaître. Par ailleurs, mon père souffrant d'une bronchite chronique il était illusoire de penser qu'il ait pu survivre à un hiver dans les horribles conditions subies dans les camps de la mort.

Je rentrai à la maison sans décrire à ma famille ce que j'avais vu, mais elle ne pouvait pas l'ignorer car dans les journaux et au cinéma, dans les reportages précédant le film, on passait les images des premiers camps libérés : l'horreur à l'état pur !

L'hiver passa, puis le 8 mai 1945 les allemands, à genoux, demandèrent grâce.

Mon père ne rentra pas, nous ne savions même pas dans quel camp il avait été interné, mais nous ne perdions pas l'espoir d'un miracle, qui ne se produisit pas. C'était une tragédie que nous partagions avec nos amis : Monsieur Oyon, notre bienfaiteur, le couple Hu-

bert, le maire du Mans et bien d'autres ne revinrent pas non plus, quant à Madame Oyon si elle résista aux horribles traitements subis, elle revint mais dans un état déplorable. Énergique pourtant, elle reprit la direction de leur cabinet d'assurances mais ne put l'assumer très longtemps, sa santé chancelante après son séjour en camp de déportation et le décès presque simultané de ses deux fils eurent raison de sa résistance. N'ayant plus goût à la vie je pense qu'elle s'était laissé mourir.



Camp de Mauthausen.

1946

LES relations des Alliés avec l'état franquiste en Espagne, rétablies...mais oui ! Ma mère reçut un jour une lettre du frère aîné de mon père, le général Manolo Luengo Muñoz, il disait être son devoir de nous accueillir pour nous donner, et cela malgré sa réprobation des agissements de son frère, l'éducation qui nous permettrait de tenir le rang qui devait être le nôtre. Maman, très offusquée, lui renvoya sa réponse « illico presto » lui disant que nous n'avions pas besoin d'aumône.

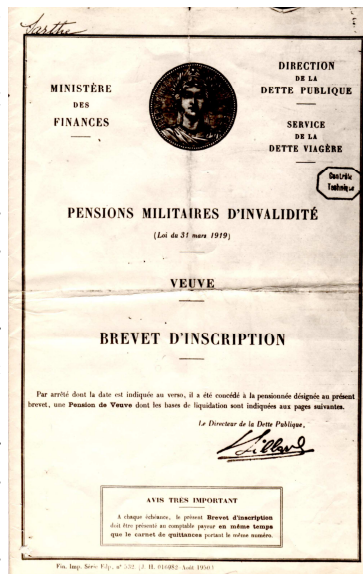
Pourtant la vie était très difficile et nous ne voyions pas comment nous pouvions nous en sortir, Dady accepta, finalement de partir aux États-Unis sans grand enthousiasme, sans doute à la recherche d'une vie meilleure (l'Amérique, pour les européens était parée de toutes les vertus).

Après un mariage par procuration elle s'embarqua sur un transatlantique français, dont le nom m'échappe, Dino lui ayant envoyé son billet de passage. Elle venait de fêter ses 24 ans.

León, rétabli, entra dans la vie active car notre logeur Monsieur Lefebvre, qui avait un cabinet d'architecture, l'embaucha à l'essai.

Mon frère, d'une intelligence très supérieure à la normale, rapidement lui donna entière satisfaction et son employeur le poussa en dehors des heures de travail, à prendre des cours et passer les examens qui lui permettraient d'acquérir le diplôme d'architecte.

Maman eut un jour la surprise de recevoir un courrier du gouvernement français lui notifiant son état de veuve de guerre et que, à ce titre, allait bénéficier d'une pension, mon père ayant été nommé au grade de capitaine dans l'armée française à titre posthume. Le lieu de son décès présumé le camp de Mauthausen là où la plupart des détenus de nationalité espagnole avaient été parqués.



Pension de veuve militaire de maman.

Nous avons appris la triste fin de mon père une trentaine d'années plus tard et par hasard, en

lisant un numéro du mensuel Historia⁽¹⁾ où un article retraçait la résistance de républicains espagnols et leur déportation, le nom de mon père y figurait : il était mort gazé avec tant d'autres dans des camions trafiqués à cet effet. Cela a été un choc pour nous. Par la suite, en consultant les réseaux sociaux, nous avons trouvé son nom suivi de nombreuses indications sur son rôle dans la résistance ainsi que les ouvrages écrits sur ses actions. Cela, sans enlever notre immense peine, fut une consolation d'apprendre qu'il n'avait pas disparu complètement.



⁽¹⁾ *Historia y vida* N°30
septembre 1970.

1947

NOTRE famille maternelle nous envoya un courrier nous annonçant le décès de notre grand père et demandant à notre mère de se rendre à Logroño pour régler les affaires liées à la succession. Elle entreprit le voyage non sans crainte, mais sa famille, sans être franquiste, étant très influente à Logroño, tous les problèmes qui auraient pu surgir s'aplanirent, elle ne fut donc pas inquiétée. L'autre fait positif est que mes oncles et tantes n'avaient pas profité de l'absence de leur sœur et le partage des terres et immeubles s'était réalisé dans la plus complète équité.

Nous restâmes, León et moi seuls au Mans et en étions ravis. À nous la liberté !

Mais nous n'avions pas encore le sens de la mesure et après la longue période de privations que nous avions subies nous dépensâmes sans compter sitôt les pensions et nos salaires versés en début du mois. Comme la cigale de la fable de la Fontaine une semaine avant la fin du mois nous n'avions plus de vermisseau à nous mettre sous la dent. Heureusement dans le garde-manger il y avait quelques réserves, des lentilles, haricots blancs et autres féculents que

même si nous n’apprécions pas nous aidèrent à subsister et faire la soudure. Cette épopée nous l’évoquons avec nostalgie, mon frère et moi, lors de nos conversations téléphoniques outre atlantique. Ne dit-on que tout passé fut meilleur pour la simple raison que l’on était jeune ?

Maman resta à Logroño deux mois et elle nous revint comme le Père Noël. Elle avait dissimulé sous ses vêtements des liasses de francs, en quantité plus que respectable, échangés dans la banque de Santander où elle avait déposé une partie de son magot en liquide, l’autre étant composé de terrains.

Nous ne pûmes nous offrir beaucoup de douceurs, la disette régnait encore en France, les allemands l’ayant vidée pendant les quatre années d’occupation. Nous avions toujours les mêmes tickets de rationnement et le marché noir étant sévèrement puni nous ne voulions pas nous y risquer.

1947-1948

MAMAN avait la nostalgie de son pays et il fut question de retourner en Espagne, à Logroño, mais il y avait beaucoup de mais... Premièrement trouverions-nous du travail ? Nos études s'étant faites en France, que pourrions-nous prétendre ? León réussissait en France au-delà de nos espérances et un brillant avenir se profilait pour lui, restait moi, j'occupais toujours un emploi temporaire à la mairie du Mans, mais pour combien de temps encore ? Maman me proposa de faire un séjour en Espagne chez mon oncle Pelayo afin de voir si je pouvais m'y acclimater. Je la soupçonne aussi d'avoir eu derrière la tête l'idée que je puisse trouver là-bas un prétendant dans notre milieu. La proposition d'un séjour dans mon pays me séduisit et quelque temps après cela fût chose faite.

Après la vie assez libre que j'avais menée en France la vie réglée et étreinte à Logroño me sembla bien pesante. J'aidais à la maison en m'occupant de la nombreuse progéniture de mes gardiens car ils rechignaient à me laisser sortir seule dans la rue. Par ailleurs je ne fréquentais pas beaucoup mes cousines, filles de

ma tante Faustina, qui menaient grand train et avaient leurs amies, de plus j'aurais déparé à leur côté car elles arboraient des vêtements de grande couturière et moi je ne disposais que de peu d'habits archi portés et passés de mode (j'avais grandi pendant l'occupation et nous ne pouvions pas acheter des vêtements ni les tissus nécessaires à leur confection, il fallait s'en tenir aux tickets de rationnement qui n'étaient pas très généreux).

Je ne rêvais que de repartir et une occasion se présenta dans la personne de Brigitte la modiste française que ma mère avait à Barcelone et dont j'avais en mémoire l'adresse. Je lui écrivis et sans avoir à lui demander elle m'invita à venir la voir et à rester le temps qu'il me conviendrait.

Ma famille consulta maman qui donna son accord à ma grande joie et elle demanda aussi à son neveu Fernando, pédiatre à Logroño, de m'avancer une certaine somme de pesetas pour « voir venir ».

Mon oncle me demanda, avant de partir, de rencontrer un prêtre de leur connaissance dans un confessionnal pour que je puisse me décharger de mes possibles pêchés et aussi pour me donner des conseils de vie. Mes pêchés n'étant

à ses yeux ni graves ni nombreux, il me donna l'absolution m'ordonnant, néanmoins, de faire quelques prières expiatoires. Il me donna, aussi, l'adresse d'un autre prêtre que je devais aller voir dès mon arrivée à Barcelone chose que j'avoue ne pas avoir fait.

Brigitte m'accueillit à bras ouverts.

L'appartement qu'elle occupait dans la rue Provenza était vaste et luxueux et n'ayant jamais accompagné ma mère aux essayages des chapeaux que Brigitte lui confectionnait je fus éblouie en le comparant à l'appartement que nous occupions maintenant en France.

Brigitte m'alloua une belle chambre avec cabinet de toilette privatif, j'étais aux anges ! Elle avait des nombreux amis à qui elle me présenta, certains d'entre eux avaient connu mes parents et devaient à mon père le fait de ne pas avoir été inquiétés pendant la guerre civile.

Brigitte me fit aussi connaître, un poète d'une cinquantaine d'années qui se proposa de me faire visiter la ville à commencer par le pittoresque « barrio chino » situé à droite de las Ramblas en descendant vers le port et qui, mal famé, ne pouvait être visité sans guide car on pouvait s'égarer dans les dédales des ruelles qui le composaient. Il me présenta à ses amis qui

hantaient un club où ils récitaient leurs poésies pour le plaisir mais aussi avec le secret espoir de pouvoir se faire connaître et de les monnayer, dans ces temps difficiles ils tiraient le diable par la queue et ne mangeaient pas tous les jours à leur faim. Je me sentais à l'aise en leur compagnie car tous ces personnages avaient les mêmes idées politiques que celles de mon père et l'ambiance où ils baignaient convenait à ma personnalité.

2016

JE fais une pause, mais mon désarroi actuel me fait craindre de ne pas pouvoir finir cette tâche que j'ai entreprise. Ma santé est chancelante, mes soirées et surtout mes nuits me plongent dans des angoisses qui me font craindre une fin de vie prochaine et dans la solitude, mon mari Tony m'ayant quittée après un mal foudroyant il y a une vingtaine d'années je n'ai jamais songé à le remplacer. Je reviens d'un voyage en Espagne éclair à Logroño (arrivés un samedi et repartis le lundi suivant car Manuel, mon fils, préfère les séjours dans le Pays Basque. Pourtant dans ma ville natale je me sens bien, l'appartement que ma mère m'avait légué était très bien situé, en plein centre-ville, et pourvu de toutes les commodités que l'on peut souhaiter mais l'ai vendu à mon neveu Nicolas pour un prix très raisonnable et éviter ainsi à mon fils des problèmes lors de ma succession, je dois ajouter que mes neveux habitant Madrid, nous ont demandé de garder les clés et d'occuper cet appartement aussi souvent que nous voudrions lors de notre venue à Logroño. J'ai encore des cousines beaucoup plus jeunes que moi, ce sont les filles de mon oncle

Pelayo, marié sur le tard, quatre filles et un garçon, très unis, très famille, dès que j'arrive ils ne tardent guère à venir me voir, j'ai aussi des neveux qui semblent m'aimer beaucoup, sans oublier Carmen, ma cousine avec qui j'entretiens des liens très forts...À chaque fois que je reviens à Orléans je sens la solitude me peser de plus en plus.

Je n'ai eu qu'un fils, Manuel, mais il a sa vie et ne veut surtout pas le rendre esclave de sa vieille mère, c'est déjà lui qui, lors des trois derniers voyages, m'a conduite en Espagne car je n'ose plus faire le trajet seule, dans ma vieille Lancia, les quelques 900 kms qui séparent Orléans de Logroño. J'ai aussi trois petites filles, mères à leur tour elles sont très occupées et n'habitent pas Orléans, je ne les vois que très épisodiquement.

Bien sûr j'ai des amies car j'aime beaucoup jouer au bridge, mais le club se trouve à quelques kilomètres d'Olivet. Je peux encore m'y rendre seule en conduisant ma voiture, mais pour combien de temps encore ?

J'ai une notion de la solitude qui m'accable, mais la vie s'est chargée de cet état de choses : émigrante tu étais, émigrante tu le resteras ! Ma sœur, puis mon frère ayant épousé des citoyens

américains s'étaient installés aux États-Unis, leurs enfants et petits-enfants ainsi que leurs amis sont là-bas. Sans notre guerre civile nous serions restés en Espagne et notre mode de vie aurait été différent mais cela était mon destin. Tant que je suis restée en activité la vie me semblait agréable et pensais prendre ma retraite à 60 ans mais (vous verrez dans quelles circonstances j'ai été amenée à reprendre du service) j'ai n'ai pu finalement la prendre qu'à 87 ans et après plus de 60 années de labeur à « plein temps ».

BASTA ce qui est fait est fait et je vais essayer de continuer cette chronique de ma vie le plus loin possible dans le temps.

1948

IL n'était question pour moi de me laisser vivre les bras croisés, aussi je me mis à consulter les annonces des journaux pour essayer de trouver un emploi et ne plus être à la charge de Brigitte. Je fus convoquée à plusieurs reprises à passer des essais, mais l'Espagne étant dans un grand état de paupérisme, les candidats se présentant aux postes disponibles étaient nombreux. Je me rendis compte, après des refus multiples, qu'il me serait très difficile de me faire une place au soleil dans mon pays et pris la décision de rentrer en France, cela ne s'avéra pas chose facile !

De retour à Logroño je fis part à la famille de mes intentions et quelle ne fut ma surprise lorsque ils m'expliquèrent qu'il y avait des conditions préalables à respecter pour une espagnole célibataire avant de partir à l'étranger : Je devais effectuer, pendant un an, le service social obligatoire à toutes les jeunes filles et j'avais compris qu'il avait pour but d'endoctriner la jeunesse aux idées franquistes. Cela je ne pouvais l'accepter !

Je repartis à Barcelone, me remis en contact avec Antonio Palau, le poète que j'avais connu,

et exposé le problème lié à mon retour en France. Il me promit de trouver une solution et en l'attendant me mis à la recherche d'une chambre dans une pension de famille car je ne voulais pas que Brigitte soit incommodée pour avoir hébergée une fugitive qui plus est, fille d'un rouge notoire. Je voulais que, si je trouvais une solution en dehors de la légalité, ma dernière adresse à Barcelone soit autre que celle de notre amie.

Dans la pension de famille que j'avais trouvée, j'ai de nouveau souffert de la faim. En Espagne régnait la disette, les habitants disposaient pour se ravitailler de tickets de rationnement et ne m'étant pas inscrite lors de mon second séjour à Barcelone, je n'en avais pas le droit. Je payais, au « noir » et fort cher la nourriture servie dans la pension. Je me permettais seulement un repas par jour car mon pécule fondait à vue d'œil. Je ne me souviens pas très bien, mais je crois que cette situation dura un peu plus d'un mois.

Antonio mon poète (rassurez-vous il avait plus de cinquante ans et aucune arrière-pensée me concernant) avait trouvé une solution à mon problème dans la personne d'un passeur de sa connaissance. Il pouvait me faire franchir la

frontière mais je devais lui remettre une somme assez conséquente que je n'avais pas, néanmoins, après marchandages il accepta la somme que je lui proposais et qui correspondait à presque tout ce qui me restait. Rendez-vous fut pris devant un autobus qui faisait la liaison entre Barcelone et Puigcerdà, non loin de Bourg-Madame en France.

Pendant le trajet, mon guide me donna toutes les directives que je devais suivre à la lettre, je ne me souviens pas de toutes, la seule chose qui me marqua, c'est que une fois passée la frontière il me donnerait les indications nécessaires pour me rendre à Bourg-Madame distante de quelques petits kilomètres pour éviter les demandes d'identité des gardes civils espagnols.

Avant d'arriver à Puigcerdà mon guide demanda au chauffeur de s'arrêter pour nous laisser descendre, il le fit sans problème (je pense qu'il en avait l'habitude et que cette pratique améliorait son ordinaire par l'apport des quelques pesetas).

J'avais une valise et aussi le tapis que Brigitte m'avait remis. Elle l'avait pris dans notre appartement de Barcelone car nous lui avions, avant de partir, confié les clés afin qu'elle puisse garder les choses de valeur; Ce tapis avait été fait

par ma mère pendant les années de captivité de mon père à Cadix et je pensais qu'elle serait heureuse de l'avoir. Ce tapis est retourné beaucoup plus tard en Espagne à Logroño, dans l'appartement que maman avait acheté.

Mon guide se chargea de la valise, mais au bout de quelques kilomètres, faisant une pause, il m'annonça que nous étions en France et que son rôle s'arrêtait là. Il m'indiqua la route à suivre pour trouver une auberge située non loin de là, me remis la valise avant de partir en sens inverse et de me souhaiter bonne chance.

Je me souviens d'un parcours très pénible, je faisais quelques mètres avec des pauses de plus en plus rapprochées et commençais à songer, avec une profonde peine, à me délester du tapis lorsque j'aperçus au loin, ce qui semblait être des constructions humaines. Reprenant courage pour avancer je finis par arriver à l'auberge que mon guide m'avait signalée. J'étais épuisée et pouvais à peine parler mais l'aubergiste, sans doute familière de ces situations, me fit asseoir, me tendit un verre d'eau et attendit que je reprenne mon souffle.

Je fis le récit de mes mésaventures aux aubergistes, dit que je n'avais plus d'argent, que je devais rejoindre ma famille au Mans et que

j'étais disposée à leur servir le temps qu'il faudrait s'ils me faisaient confiance. Ils ne doutèrent pas de ma parole et me fournirent gîte et couvert sans contrepartie. Je crois avoir passé dans cette auberge la plus délicieuse des nuits de ma vie.

Divine jeunesse ! Dès le lendemain je me sentais capable de reprendre la route qui, compte tenu de l'état des transports, allait être longue et difficile. Sans un sou en poche je comptais faire de l'auto, camion ou charrette stop mais mes hôtes me proposèrent d'avancer la somme qui me permettrait de rejoindre ma destination par des moyens plus fiables, somme que, bien entendu, je leur renverrais. Cet épisode de ma vie je ne l'oublierai jamais, après tant d'années je revois leur visage souriant me souhaitant bonne route. Je ne vais pas vous décrire ce que fut mon retour, difficile, très difficile car long, très long les moyens de locomotion ayant été multiples avant que je puisse rejoindre Le Mans (le sud-est de la France avait été ravagé par les troupes nazies lors de leur fuite provoquée par l'avance des alliés après leur débarquement sur les côtes méditerranéennes).

1949

HOME sweet home !
J'étais enfin à la maison et savourais avec délectation chaque minute après les mésaventures de ces derniers temps.

Je trouvai dans notre maison beaucoup de changements : León avait un emploi dans un cabinet d'architecture « Dalla-Vera & Craveia (que nous connaissons plus tard à Orléans sous le nom de DV Construction, filiale du groupe Bouygues) ». Je fis la connaissance d'un de ses collègues, son nom Antoine Corbet, qui comptera énormément dans notre vie, il était en instance de divorce, son épouse lui ayant préféré le Directeur du journal Le Maine Libre où elle travaillait. Colette (c'était son nom), mère de deux enfants avait eu le privilège de garder l'appartement et mis son mari à la porte. León, par sympathie et aussi par compassion, lui avait proposé de venir prendre les repas de midi à la maison car il faisait peine à voir, sa famille habitant à plus de 200 kilomètres il n'avait personne pour s'occuper de son intendance, et comme tous les hommes de sa génération, ne savait même pas coudre un bouton.

Il fallait que je trouve un emploi et cela

n'était pas chose facile dans l'immédiat après-guerre. Je fis une demande à la Mairie qui ne donna aucune suite positive, m'inscrivit dans l'organisme de chercheurs d'emploi où on me proposa la vente à domicile de livres d'art d'une maison d'éditions qui cherchait des démarcheurs. Je n'étais pas douée pour sonner chez des inconnus et leur proposer ma marchandise. Ma dernière tentative fut digne d'un film, m'ayant ouvert la porte les clients potentiels, comme d'habitude refusèrent mon offre, mais là, au lieu de repartir je ne pus qu'éclater en compulsifs sanglots. Au lieu de fermer leur porte ils me firent rentrer dans leur maison, m'offrirent un café pour me remonter mais n'achetèrent pas pour autant ma marchandise. Je trouvai finalement un emploi. Le cinéma Le Cameo cherchait une caissière pour la vente des tickets d'entrée et j'obtins la place. Je ne restai pas longtemps, le propriétaire ayant la main baladeuse je lui fis comprendre que je n'appréciais pas ces façons. Il se vengea d'une façon plus que lâche, un complice se présenta au guichet pour obtenir une place me laissant un billet de la valeur du double demandé, je n'eus pas le temps de lui rendre la monnaie car, à ma grande surprise, il partit en courant pour s'en-

gouffrer dans la salle obscure. À la fin de la séance il se présenta devant le guichet pour réclamer sa monnaie, mais malhonnête, à ma grande surprise il avançait le montant du double de ce qu'il m'avait remis. Devant mes dénégations quant à la somme reçue il fit appel au directeur qui, prenant le parti du client, me renvoya sans autre forme de procès. Je pense qu'il s'agissait là d'un arrangement pour me faire payer mon refus à ses avances.

Ma mère ne voyait pas d'autre issue pour moi que le mariage et à sa demande León invita à la maison tous les mâles de sa connaissance susceptibles de me trouver à leur goût. Peine perdue, je ne marchais pas dans le projet me concernant. Pitié, tendresse ? J'avais tissé une relation avec Antoine Corbet que nous appelions amicalement Tony. C'est sous ce nom que



Nous sur la grosse moto de Tony.

je l'appellerai pendant quarante et un ans.

Jeannine Devambé était devenue Madame Joly. Infirmière dans une clinique elle avait rencontré un médecin, Paul, et mariés ils s'étaient installés à Fontevraud-l'Abbaye petit village près de Saumur. Dans l'énorme moto blanche de Tony, par tous les temps, nous allions leur rendre visite. Mon frère venait nous rejoindre par train ou autobus et nous passions des merveilleux week-ends chez eux à nous amuser comme des enfants. Je revois, lors d'un réveil-
lon assez arrosé Paul, appelé d'urgence pour un accouchement, s'enlevant le pointu chapeau de clown dont il s'était coiffé avant de se passer la



Soirée chez les Joly.

tête sous le robinet de la cuisine pour essayer d'avoir les idées claires et faire honneur à sa profession. Plus tard, Tony ayant acheté une voiture (une Simca minuscule où, pour rentrer il lui fallait des grandes contorsions car il était de haute stature) nous nous rendions chez nos amis plus confortablement, León étant de la partie nous accompagnait et se casait aussi comme il pouvait dans le petit habitacle.

1950

MA sœur Daty nous annonça un jour la mutation de son mari dans la ville d'Orléans distante du Mans d'une centaine de kilomètres et où était basé l'État-major des armées américaines. Elle viendrait le rejoindre avec leurs deux enfants ultérieurement car leur aînée avait des graves problèmes de santé. Louise, c'était son nom, était atteinte d'une maladie génétique dont nous n'avions jamais entendu parler: auparavant : la mucoviscidose.

Dino, peu de temps après son arrivée en France, vint nous rendre visite et nous convia à aller le voir à Orléans, ce jour-là le couple Joly se trouvant au Mans, Dino étendit son invitation à nos amis qui l'acceptèrent avec plaisir et nous nous rendîmes à la capitale du Loiret dans la voiture spacieuse et confortable des Joly.



Dr Paul Joly et son Hotchkiss Anjou

Orléans, quoique le centre-ville fût quasiment détruit par les bombardements des alliés pour couper les ponts et barrer la retraite des allemands, nous accueillit avec un soleil radieux pour un mois de novembre et nous sembla très attrayante. Nous passâmes une plaisante journée.

Dino nous ayant informés que leur État-major embauchait des civils connaissant leur langue, lors du voyage de retour au Mans une idée fit son chemin dans ma tête : pourquoi ne pas tenter de trouver un emploi dans cette ville ? Je parlais l'anglais, langue qui n'était pas courante dans la population française de cette époque, et me défendais pas trop mal devant une machine à écrire.

De retour au Mans je fis part de mon intention à maman. J'avais déjà prouvé ma capacité à vivre seule, j'avais 24 ans bien sonnés et n'avais rien à perdre en me lançant dans cette aventure.

Après avoir demandé à Dino de me réserver une chambre non loin de la Caserne Coligny où était localisé l'État-major, je me rendis à Orléans pour solliciter un entretien d'embauche. Je fus reçue par Monsieur de la Charlony, lequel me fit passer des tests d'aptitude, les trou-

vant satisfaisants il donna le feu vert pour mon assignation à un poste d'agent administratif. J'étais aux anges !

AVIS IMPORTANT

Tout étranger exerçant sur le territoire de la France métropolitaine, une activité professionnelle salariée, doit posséder une carte de travailleur (décret n° 16.134 du 6 juin 1946, article 1° 5a°).

Il est interdit à toute personne d'employer un étranger non muni de la carte de travail.

Il est également interdit d'employer un étranger dans une catégorie professionnelle ou une profession autres que celles mentionnées sur la dite carte (article 64, Livre II du Code du Travail).

La présente carte donne à son titulaire le droit d'exercer sur l'ensemble du territoire de la France métropolitaine, la ou les activités professionnelles salariées mentionnées (page 1, sans limitation de durée (décret n° 16.134 du 6 juin 1946, article 1° 5a°)).

Elle doit être présentée à toute réquisition des autorités chargées du contrôle des conditions de travail (décret n° 16.134 du 6 juin 1946, article 1° 5a°).

SANCTIONS. — L'employeur qui aura contrevenu aux prescriptions de l'article 64 du Livre II du Code du Travail sera passible d'une amende de 3.000 à 12.000 francs pour chaque infraction constatée.

L'article 463 du Code pénal ne sera pas applicable.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE
MINISTÈRE DU TRAVAIL
ET DE LA SÉCURITÉ SOCIALE

**CARTE ORDINAIRE
DE TRAVAIL
À VALIDITÉ PERMANENTE**

E N° 062731

NOM : LUENGO

Prénoms : Luiza

Né le : 26 avril 1916

à : Pagano

de : Seou

et de : CASTELLANOS Juvenesima

Nationalité : Espagnole

Sexe : F

Date d'entrée en France : 1939

N° de la carte de séjour : 98. 79599

MÉTIER : Surintendant
8914

VALIDITÉ TERRITORIALE
Ensemble du Territoire
de la France métropolitaine.

Délivrée le : 14 OCT 1951
par M. le Directeur départemental du Travail et de la
Main-d'œuvre de : ORLÈANS
Le Directeur
pour le Directeur

CHASSE

Ma carte de travail.

1951

LE personnel civil mis à la disposition de l'armée des États-Unis comportait trois catégories: les LWR : Local Wages Rate des employés, en général français, rémunérés en francs ; CWS : Continental Wages Salaried des civils engagés dans d'autres pays d'Europe et affectés en France, ils avaient le privilège d'avoir leur salaire réglé en dollars, quant aux DAC Département of the Army Civilians, il s'agissait de civils américains engagés aux États-Unis, pour la plupart des enseignants pour les enfants des fonctionnaires ou militaires stationnés « overseas ».

Affectée au bureau du personnel américain je fus plongée d'entrée dans leur langue à laquelle j'eus beaucoup de mal à m'habituer les américains la parlant tout autrement que les anglais. Nous étions quatre collaborateurs deux LWR et deux DAC, la responsable du service Miss Mahoney, compréhensive, corrigeait gentiment mes notoires erreurs de langage néanmoins elle détecta mon potentiel et très rapidement, devant s'en retourner aux États-Unis, me proposa de la remplacer dans ses fonctions. Après m'avoir recommandée à sa hiérarchie, cela fut

chose faite. Tout n'est pas parfait, si les deux français s'en accommodèrent sans problème majeur une des deux américaines qui étaient dorénavant sous mes ordres me rendit la vie difficile. Je ne veux pas vous la décrire car je ne veux pas que le lecteur pense que je suis raciste. À part ce bémol l'ambiance n'avait rien de comparable avec la stricte hiérarchie que j'avais connue lors de mon passage à la mairie du Mans et malgré ma peur de ne pas donner satisfaction je me rendais à mon travail le cœur serein.



*Remise de certificate award
par le major général Webster Anderson.*

Quelques témoignages de satisfaction de cette époque



Certificat de satisfaction 5 ans ».



Certificat de satisfaction 10 ans ».



Témoignage de satisfaction ».

Dans le service l'autre LWR, se prénommaient Anne-Marie Delaugère, rejeton d'une vieille famille Orléanaise, qui avaient été les précurseurs de la marque de voitures Panhard. Ils possédaient dans la région des nombreux immeubles et entre autres une maison à Saint Jean de Braye, meublée et inoccupée, je savais que mon beau-frère Dino cherchait un logement en prévision de la venue de ma sœur Daty et de leurs deux enfants pour la durée de son affectation mais Orléans ayant subi des nombreux bombardements, une grande partie du centre-ville avait été détruit. La chose s'avérait difficile, je demandai à Anne Marie si sa famille accepterait de leur louer la maison de Saint Jean de Braye. Après avoir rencontré ses parents et leur avoir présenté Dino, à mon grand bonheur, cela fut chose faite.

Daty accompagnée de Dino Jr et de Louise arrivèrent à Orléans peu de temps après et s'installèrent à « La Providence » nom de la maison louée. Il s'agissait d'une vaste maison et Daty me proposa de venir habiter chez eux chose que j'avais acceptée avec joie.

La petite Louise....c'était un véritable crève-cœur, elle était atteinte d'une maladie grave, la mucoviscidose, ses jours étaient comptés, si san-

té physique était défaillante son intelligence sortait de l'ordinaire sachant lire et écrire à l'âge de à peine cinq ans. Dino Junior âgé de 3 ans avait, aussi, besoin de sa maman et ma sœur avait beaucoup de mal à gérer sa vie. La suite est bien triste, quelques temps après leur arrivée petite Louise nous quitta pour toujours, son image et une chansonnette qu'elle fredonnait « que sera, sera,... » sont toujours présentes dans ma mémoire.



Dino Jr, Manuel et Louise devant un pavillon construit pour l'armée américaine des forces de l'Otan à St Jean d'Angély.

Tony me manquait je pensai pourquoi ne pas lui suggérer de venir à Orléans ? Il avait fait des longues études universitaires maîtrisait l'anglais, il n'aurait aucun problème à être engagé. Il arriva dans sa petite Simca blanche que nous

avons prénommée Clémentine, passa les tests requis à son embauche et on lui proposa un poste et surtout un salaire plus conséquent que celui qu'il recevait au Mans, son affectation : Rédacteur en chef des journaux d'entreprise destiné au personnel français des bases américaines.



Panorama un des journaux de Tony ce numéro a été illustré par mes soins Imprimé en typo la couleur était exceptionnelle pour ces années

Restait son logement, la chambre meublée que j'avais habitée n'étant plus libre depuis mon déménagement et La Providence comportant un logement attenant qui avait dû servir aux domestiques ou aux paysans au service des propriétaires, je demandai à ma sœur Daty, si elle et Dino ne voyaient pas d'inconvénient de le sous-louer à Tony et à mon grand bonheur, ils acceptèrent.

Après notre mariage avec comme invités maman, mon frère León et des amis de ce dernier pour faire office de témoins, nous continuâmes à occuper le logement en attendant de trouver mieux.

La naissance de notre petit Manuel ravissant petit blondinet nous combla de bonheur car je me croyais stérile (l'opération de la péritonite subie quelques années plus tôt n'aurait pas dû me permettre de concevoir).

Toujours avec l'aide de ma collègue et amie Anne-Marie nous pûmes louer un appartement rue du faubourg Saint Jean, très proche de la Caserne Coligny d'où nous pouvions nous rendre à notre travail en une dizaine de minutes et surtout pouvoir rentrer à la maison durant la courte pause de midi pour surveiller la bonne garde de notre petit Manuel par la

jeune fille que nous avons embauchée à cet effet.

Par la suite nous avons acheté une vieille ferme (à retaper) pourvue d'un vaste terrain (plus de 3 000m²) à Saint Cyr en Val.



Saint Cyr en Val quelques semaines après l'achat devant la fenêtre de droite Tony et Manuel ainsi qu'Éric le fils de Jeannine et Paul Joly

La vie est souvent cruelle, Peu de temps après sa nomination de Gaulle, notre président de la République dénonçait l'autorisation du maintien des bases américaines en France et nous

restâmes Tony et moi sans emploi, sans salaire et seulement avec une allocation de chômage qui couvrait à peine les mensualités de l'emprunt que nous avions souscrit pour l'achat de notre logis. Recommença une époque très difficile, Tony avait accepté un travail à Tours dans l'imprimerie où feu les journaux qu'il avait dirigés avaient été imprimés. Les propriétaires de cette imprimerie, profitant de la situation, lui versaient un salaire de misère qui couvrait à peine les frais que nous devions supporter : trajets en train quotidiens ou frais d'hôtel et repas s'il restait à Tours, c'était donc une situation intenable et il fallait que je trouve moi-même une situation.

Par chance IBM vint s'installer près d'Orléans, pour être plus précise à Saint Jean de Braye, au lieu-dit Ste Marie. Presque tous les licenciés des bases américaines y trouvèrent un emploi, encore là, ma connaissance de langues me permit de postuler et obtenir un poste de cadre en tant que Chef du service de gestion et attribution à la clientèle des ordinateurs selon leurs besoins et aussi l'ordre de la demande. C'était le début de l'informatique et IBM étant le seul fabriquant sur le marché les commandes ne manquaient pas.

Le seul bémol je devais beaucoup voyager pour suivre la fabrication de mes commandes dans les usines localisées dans divers pays d'Europe et cela était très fatigant car il s'agissait souvent d'un aller-retour par avion dans la journée.

Tony, fils de commerçants n'avait qu'une idée: créer sa propre entreprise en l'occurrence une reprographie. Ayant adhéré à son souhait et comme mon salaire était plus que confortable mon mari pût réaliser son rêve.

Les années s'écoulèrent heureuses, notre petit Manuel devint un colosse de 1m90⁽¹⁾

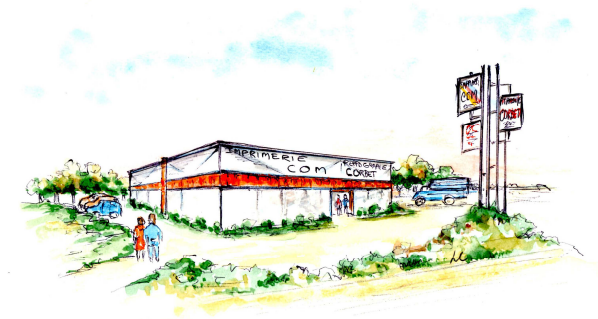
Sportif comme son père l'avait été dans sa jeunesse, nous passions nos dimanches, avec bonheur, à le voir jouer au rugby. Sur la touche nous voyions souvent une jeune fille, Marie, que notre fils nous présenta, ils s'étaient rencontrés à l'Université et visiblement étaient amoureux l'un de l'autre : Mariage, naissance de trois ravissantes fillettes, le bonheur !

Manuel, de son côté ayant créé une imprimerie dans le même bâtiment les années qui suivirent furent des années de bonheur, le succès de la reprographie laquelle devint la plus importante de la région nous permit d'embaucher jusqu'à

⁽¹⁾ 1m85 pas plus (précision donnée lors de l'imprimatur).

douze collaborateurs.

Maman allait souvent en Espagne à Logroño



Mon dessin de la reprographie de Tony et l'imprimerie de Manuel

où résidaient son frère et sa sœur. Elle avait acheté un appartement où nous nous rendions souvent. Le jeune couple nous accompagnait et Marie s'y plaisait beaucoup, elle disait avoir tissé une histoire d'amour avec notre ville. Tony, malheureusement n'en profita que quelques années, d'une robuste constitution et n'étant jamais malade il ne consultait le docteur qui pourtant venait toutes les semaines à la maison pour le suivi du handicap de ma maman qui, hémiplégique, résidait à la maison. Tony, donc demanda une consultation car il ne se sentait pas bien depuis quelques temps et le verdict fut terrible, il avait une tumeur pulmo-

naire inopérable et était condamné, à brève échéance (maximum trois ou quatre mois à vivre !).

Ce diagnostic me laissa atterrée. Tony, pragmatique me demanda de l'accompagner à l'entreprise pour me mettre au courant des affaires car Manuel avait sa propre imprimerie.

Comme diagnostiqué, Tony nous quitta en mai 1992 et comme je lui avais promis repris la suite de l'affaire et fis tout mon possible pour poursuivre son œuvre. Ce furent une dizaine d'années folles car je devais mener de front la maison avec ma mère hémiplegique, (dans la journée j'avais embauché une dame du nom de Mercedes pour s'occuper d'elle). Puis d'un commun accord nous décidâmes mon fils et moi de fusionner les deux entités dont Manuel devint le gérant de l'imprimerie-reprographie CORBET car je souhaitais me retirer des affaires et consacrer plus de temps à ma mère.

Cette imprimerie est toujours en activité, grâce aux collaborateurs des premiers jours : Pascal (le fidèle depuis presque quarante ans) Amalia, Maria, pivots de l'entreprise sont toujours là. La présence immatérielle de Tony est presque perceptible, il peut être heureux de la pérennité de son œuvre.

Je pensais clôturer sur une heureuse suite de ma vie, hélas celle-ci s'est chargée d'en faire autrement, après ma sœur qu'une maladie pulmonaire a emportée en quelques semaines, mon frère, mon si cher Colete a quitté ce monde, qui, quoique aux antipodes (habitait Seattle USA) était mon confident et ami, nous échangeons des mails presque quotidiens et très talentueux m'envoyait de vers auxquels je répondais par des longues missives, Mon Dieu comme ils vont me manquer !

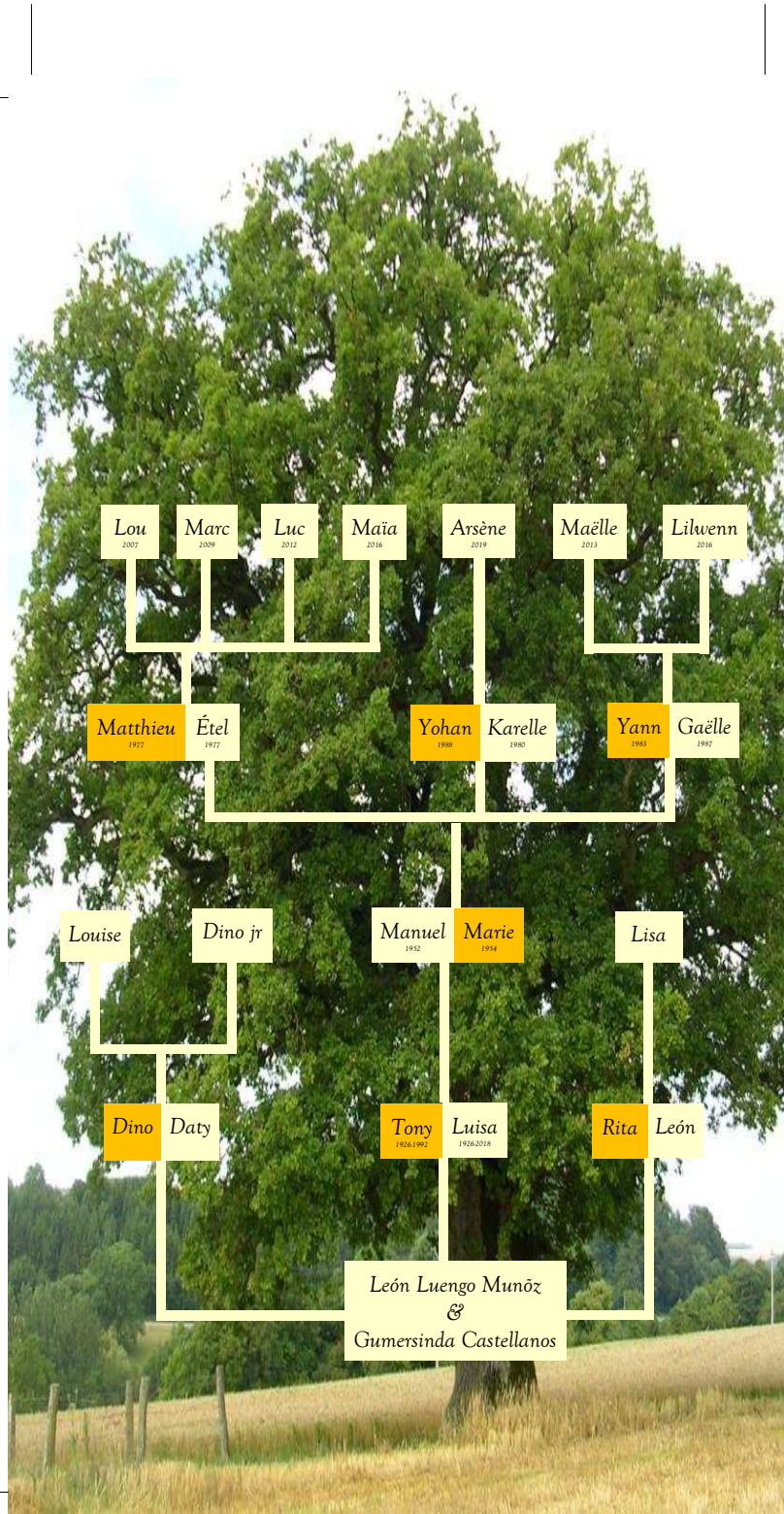
Luisa Corbet
Décembre 2018

Postface

Nous devons parachever avec maman son texte l'après-midi du 24 décembre et poursuivre le jour de Noël, Cela ne nous a pas été accordé. Sans doute la fin n'est pas aussi aboutie que le reste mais j'ai préféré la conserver telle-quelle. Ces dernières années nous descendions ensemble dans le sud-ouest et nous arrêtions dans le Limousin dans un restaurant tenu par des anglais où maman aimait pratiquer la langue de Shakespeare. Retournant dans le sud-ouest avec Karelle ma 2^e fille pour régler des problèmes de succession, nous nous y arrêtons pour déjeuner. Comme j'étais au téléphone l'aubergiste très british aborde Karelle et lui demande « Mais où est donc la dame si élégante qui accompagnait toujours votre papa ? Quand après avoir répondu ma fille m'a rapporté la question je me suis dit alors que j'avais de la chance d'avoir eu une maman qui malgré les épreuves traversées avait su garder la classe qui la caractérisait.

Pour mes enfants et mes petits-enfants qui l'âge venu je l'espère lirons ce récit ainsi que tous les amis de maman j'aimerais citer George Santayana :
« Ceux qui oublient le passé sont condamnés à le revivre. »

Manuel



Une vie
dans la tourmente du siècle

*Souvenirs de Luisa CORBET,
Une femme à cheval sur deux siècles deux
pays et deux guerres*

Dépôt légal : Janvier 2020

ISBN

13€ TTC France